Nouvelles d'Égypte

Collectif

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

MINIATURES

Nouvelles d'ÉGYPTE

Ahmed Abokhnegar
Yahya Moukhtar
Miral al-Tahawy
Mansoura Ezzeddine
Raouf Moussad-Basta
Eman Mohamed Abd El Rahim

MAGELLAN & CIE

Avant-propos

Dans l'imaginaire arabe, l'Égypte est le pays des écrivains par excellence. Un proverbe, répandu en Orient, précise : « Le Caire écrit, Beyrouth imprime et Bagdad lit. » C'est en Égypte que la littérature arabe contemporaine est née et s'est développée, dès la fin du XIXe siècle ; c'est aussi la patrie de Naguib Mahfouz, écrivain célèbre dans le monde entier, le seul Arabe ayant obtenu le prix Nobel de littérature, en 1988. En outre, la nouvelle étant un genre très prisé dans le monde arabe, et en Égypte en particulier – la plupart des romanciers s'y sont essayés, et certains auteurs s'y sont consacrés de manière quasi exclusive. Ce recueil n'a pas la prétention d'offrir un panorama exhaustif de la nouvelle égyptienne, mais plutôt de l'aborder par petites touches, à travers la plume de six écrivains, peu connus du public francophone, à l'exception de deux d'entre eux. Ces hommes et ces femmes, issus de générations différentes, de régions et de milieux distincts, constituent autant de facettes de la société égyptienne. Ils représentent aussi des instantanés du pays à diverses périodes de son histoire, depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'au « printemps arabe ».

Yahva Moukhtar et Ahmed Abokhnegar sont originaires de Nubie, cette large contrée qui s'étend du sud de l'Égypte au nord du Soudan, et qui occupe une place particulière dans l'histoire du pays pour plusieurs raisons. D'abord, il s'agit d'une province très riche sur le plan archéologique ; elle abrite de nombreux vestiges de l'époque pharaonique, comme les fameux temples d'Abou-Simbel, édifiés à l'époque de Ramsès II. Ensuite, la région fut durablement marquée par ce que ses habitants ont vécu et vivent encore comme une tragédie : la construction du barrage d'Assouan, inauguré en 1970, et la création du lac Nasser, qui engloutit de nombreux villages nubiens, condamnant leurs habitants à s'exiler dans de nouvelles villes en béton ou à émigrer au Caire. Ils ont ainsi rejoint la masse de paysans, nubiens ou non, qui ont fui les conditions de vie difficiles à la campagne ces dernières décennies. Aujourd'hui, plusieurs auteurs nubiens, qu'ils soient égyptiens ou soudanais, ont donné naissance à une littérature spécifique, que certains qualifient de littérature nubienne, même si ce terme ne fait pas l'unanimité, et ne plaît pas toujours aux critiques et aux politiciens des pays concernés. Haggag Addoul,

auteur et essayiste, a théorisé cette littérature et a mis en évidence une série de caractéristiques et de thèmes communs. Leur œuvre est souvent hantée par la nostalgie du temps passé, celui d'« avant le barrage ». Elle décrit la vie quotidienne des villageois et aborde des sujets comme l'émigration vers la capitale et ses conséquences, la marginalisation sociale, ou encore les spécificités culturelles nubiennes.

Yahva Moukhtar, dans ses nouvelles, mais aussi dans ses romans qui ont souvent pour cadre le village pittoresque d'al-Ganina Wash-Shoubbak, n'hésite pas à introduire des termes d'origine nubienne, qu'il ne traduit pas systématiquement, et fait souvent référence à des coutumes de la région. L'un de ses textes majeurs, intitulé *La Fiancée du Nil*, renvoie à une ancienne coutume consistant à sacrifier une jeune vierge au fleuve sacré, ce qui lui permet de revisiter les relations difficiles entre les hommes et les femmes dans une société patriarcale et conservatrice. Publié ici, « Le colis » est tiré du même recueil, paru en 1989 ; cette nouvelle fait revivre l'ambiance du Caire, durant la Seconde Guerre mondiale, à travers les souvenirs d'un enfant dont le père a immigré dans la capitale, comme tant d'autres Nubiens, pour trouver du travail. L'auteur revient sur l'attachement des Nubiens à leur terre et à leur culture, sur l'exode rural et la pauvreté, sur le racisme aussi – le titre ayant un double sens en arabe, puisque *tard* signifie « colis », mais aussi « expulsion » (l'auteur parle du *touroussa*, l'équivalent en nubien) –, en l'occurrence le rejet des Nubiens par les Cairotes dans une période de crise économique. Le Caire est décrit comme une ville lointaine, comme un autre pays. L'auteur ne mentionne jamais le nom réel de la ville, mais utilise l'expression *Barr Masr*, que l'on pourrait traduire par « terre d'Égypte », et que nous avons rendue tantôt par Le Caire, tantôt par l'Égypte.

Ahmed Abokhnegar est lui aussi originaire du sud du pays, d'un village proche d'Assouan, où il est né en 1967. Il est l'auteur de nombreux recueils de nouvelles, de romans, de pièces de théâtre et d'essais. Ses textes s'attachent souvent à décrire l'Égypte rurale et le monde du désert, comme *Le Ravin du chamelier*, l'un de ses romans, traduit récemment en français (éd. Sindbad, 2012), qui illustre parfaitement son univers fantastique. Dans la nouvelle présentée ici, Ahmed Abokhnegar se saisit avec une véritable originalité de la question des crimes d'honneur. Alors que ceux-ci sont souvent associés dans l'imaginaire occidental à la religion musulmane, il place l'intrigue dans une famille copte, une façon de souligner que ce genre d'affaire est plus lié au conservatisme de la société arabe en général, et égyptienne en particulier, qu'à la foi. De plus, bien que l'on associe souvent ce type de crime au machisme, c'est principalement la mère de la jeune fille qui déclenche la haine à son égard. Elle instrumentalise son fils pour qu'il l'aide à laver l'honneur de la famille, quand le père refuse d'avoir recours à la violence et continue d'aimer son enfant jusqu'au dernier souffle. Ahmed Abokhnegar évoque à travers ce texte d'autres problèmes de la société égyptienne, comme la crainte des frictions confessionnelles et l'opportunisme des hommes politiques.

Raouf Moussad-Basta, auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de romans, dont certains ont été traduits en français, comme *L'Œuf de l'autruche* (Actes Sud, 1997), est l'un des grands noms de la littérature égyptienne contemporaine. Né en 1937 au Soudan, dans une famille copte d'origine égyptienne, il a vécu entre plusieurs pays et plusieurs continents : le Soudan, l'Égypte – où il a fait ses études – mais aussi la Pologne et les Pays-Bas, où il réside actuellement. Il fut très actif sur le plan politique, militant notamment au sein d'une organisation communiste, ce qui le conduisit en prison et se retrouve dans certaines de ses œuvres, comme la pièce de théâtre *Lumumba*. Certains de ses romans, comme *L'Humeur des crocodiles*, traitent du radicalisme religieux et des tensions qui en découlent entre musulmans et coptes. La nouvelle présentée ici décrit l'une des spécificités du Caire : de nombreuses familles, poussées par l'exode rural et la pauvreté, vivent dans les cimetières, installés autrefois en périphérie de la ville et avalés dans le courant de la seconde moitié du XXe siècle par l'urbanisation galopante de la mégalopole égyptienne.

Morts et vivants en viennent à se côtoyer par la force des choses.

Miral al-Tahawy nous emmène quant à elle vers une autre Égypte, celle des Bédouins, une communauté de nomades dont elle est issue. Elle a déjà publié plusieurs romans, tous traduits en anglais mais pas encore en français, et vit depuis quelques années aux États-Unis, où elle enseigne la littérature arabe à l'université de l'Arizona. Dans son œuvre, elle fait régulièrement référence aux spécificités de la société bédouine, aux confins du désert du Sinaï, près de la frontière palestinienne, mais elle aborde aussi des sujets tels que l'émigration, le conservatisme d'une société patriarcale, la montée du radicalisme islamique, ou la condition de la femme.

Mansoura Ezzedine, née dans un village de la région du Delta dans les années 1970, est connue comme journaliste et écrivain. Elle est l'auteure de nombreuses nouvelles – son premier recueil a été publié en 2001 – et de deux romans. Elle offre ici un texte assez sombre, comme l'indique son titre, « Sombre printemps », écrit en 2010, soit quelques mois avant le printemps arabe, un texte qui prédit la mainmise progressive des « ombres » sur la vie sociale du Caire. Des hommes vêtus de noirs, le regard fuyant, imposent progressivement leur sinistre vision – ou absence de vision – des choses, tandis que la population, d'abord méfiante, finit par s'en accommoder, par conviction, lassitude ou indifférence. S'agit-il des islamistes ou des salafistes ? Si leur nom n'est jamais mentionné, quelques détails symboliques, comme le retour au califat ou encore l'usage des lettres coufiques – utilisées autrefois pour copier le Coran –, laissent peu de doutes au lecteur. Mais la nouvelle va bien au-delà d'une simple dénonciation : l'auteure met l'accent sur l'ambiguïté et l'évolution des opinions à l'égard des islamistes, l'attitude à la fois triomphaliste et irresponsable des politiques, des médias et des militaires, ou encore l'absence de revendications réalistes ou tout simplement claires de la part des islamistes.

Enfin, Eman Mohamed Abd El Rahim nous fait vivre en direct, étape par étape, la chute du président Hosni Moubarak, en février 2011, à travers les regards d'une jeune journaliste, Fadwa, et de son frère, Chadi, qui semble vivre dans un autre monde, déconnecté de la réalité. Fadwa, prise entre son désir de participer à la révolution et de la couvrir, et la nécessité de s'occuper de son frère, écoute patiemment la version de ce dernier à propos des ficelles du pouvoir égyptien. Elle suit dans le même temps les informations distillées par la télévision et les manifestations qui embrasent les rues du Caire.

Xavier Luffin

UNE QUESTION D’HONNEUR

par Ahmed Abokhnegar

Un épais nuage de poussière s’élevait, recouvrant la foule qui se rendait vers l’ultime demeure, des gens du village, mais aussi des alentours, des policiers, des hommes envoyés par le parquet, des médecins, des cheikhs, des prêtres, des vicaires et des voleurs. Des groupes de femmes, vêtues de noir comme il se doit, se tenaient à la sortie du village, la tête baissée – le silence et la complicité constituant les maîtres mots de ce récit.

Sa manière de pétrir la pâte en lui donnant de grands coups et en calant la bassine entre ses jambes faisait trembler tout son corps, dans la rue, devant sa porte, et ce au beau milieu de la matinée, alors que les gens vaquaient à leurs occupations. Ce mouvement lui remit en mémoire le bercement du rêve de la nuit passée, un songe qui la visitait souvent depuis quelques nuits, quand la tiédeur du soleil avait fait pétiller son ventre et que ses yeux s’abandonnaient à un engourdissement agréable.

En sortant de la maison, la mère vit sa fille découverte et lui cria : « Couvre-toi, fille de chien ! », avant de déverser sur elle un flot de paroles extrêmement dures que celle-ci connaissait par cœur. La fille relâcha un peu l’étreinte de ses cuisses autour de la bassine et se rétracta, apeurée, tout en sentant une douleur traverser ses reins. La mère s’assit sur le mastaba[1] et lui cria :

— Remue-toi, apporte le bois de chauffe !

La fille se leva et marcha jusqu’au récipient accolé au mur. Elle le plaça sur sa tête tout en jetant à sa mère un regard hostile. En voyant le corps de sa fille onduler, la mère ajouta :

— Protège-la, mère de lumière.

La fille, qui n’avait pas encore tout à fait quitté ses rêveries, passa derrière les maisons pour se rendre à la réserve de bois de chauffe, insouciante. Soudain, elle déposa le récipient sur le côté et se mit à danser ; puis elle rassembla les morceaux de bois, la paille, le roseau, les feuilles de palmier et la bouse de vache, tandis que le soleil réchauffait son corps et la ramenait à la

chaleur de son rêve.

Rien ne venait troubler le silence, le vent lui-même s'était tu. La fille tendit la main pour essuyer la sueur qui ruisselait sur son visage, et ses doigts effleurèrent sa poitrine par hasard. Elle se releva et promena son regard autour d'elle ; elle était incapable de refouler son rêve et se trouvait livrée aux attouchements, aux baisers et aux murmures, comme si son corps lui échappait. Elle se pencha vers le sol, s'allongea sur la réserve de bois, les yeux clos, les oreilles bercées par les mots doux et le souffle de la respiration d'un amant lointain et absent ; tandis qu'une main venait taquiner les divers endroits de son corps, l'autre broyait une grosse branche.

La fille n'entendit pas les pas prudents de celui qui s'approchait pendant qu'elle était couchée. Lorsqu'elle comprit ce qui se passait, il était trop tard : son corps ne pouvait plus réagir, il l'avait abandonnée.

Quand la mère remarqua que le corps de sa fille changeait, elle murmura au père :

— Il faut parler au prêtre pour qu'il trouve une solution.

Le père, épuisé par ses longues tournées dans les villages voisins, juché sur son âne chargé de marchandises, répondit :

— Qu'est-ce que le prêtre a à voir dans cette histoire ? Il travaille à ses sermons.

Têtue, la mère commença par acquiescer, si bien que son mari pensa que la discussion était close ; il ferma les yeux pour trouver le sommeil, mais elle continua sur sa lancée comme si elle se parlait à elle-même :

— Notre fille se comporte de façon étrange. Elle passe des heures à l'ombre, puis d'autres au soleil, mais elle reste toujours silencieuse. Ce n'est pas dans sa nature, j'ai peur qu'elle soit…

Le père reprit la parole :

— On n'a déjà plus Maryam. Il ne nous reste que cette petiote.

— Petiote ! Mais elle est plus âgée que Maryam lorsque nous l'avons mariée. Qu'est-ce qu'on y peut ?

— Elle avait bien un prétendant, et on lui a dit non.

— Tu dois trouver une solution, ou alors j'en parlerai à Hilal…

La mère avait dit cette dernière phrase sur un ton menaçant. Quand le père entendit prononcer le nom de son fils, ce fut comme s'il avait été piqué par un scorpion. Le sommeil le quitta.

— Non, pas Hilal. Cela a suffi avec Maryam.

— Alors, tu n'as qu'à agir toi-même.

— Soit. La nuit porte conseil.

— J'ai faim, maman !

— Dis-moi d'abord qui c'est, fille de chien !

— Je t'en prie, maman ! J'ai faim !

Des larmes et des sanglots se faisaient entendre derrière la porte close, la

mère était assise sur le banc, et elle s'était ceint la tête d'un bandeau noir ; son visage était impassible. Lorsqu'il fut avéré que sa fille était enceinte, elle l'avait saisie par la main et copieusement rossée, mais celle-ci était restée muette. Alors Hilal arriva, prévenu par une lettre de sa mère, et les coups de pied et de poing redoublèrent de violence, mais elle resta silencieuse.

Le soir, lorsque le père revint et apprit la catastrophe, il tenta de ruser pour qu'elle dise son nom : peut-être parviendrait-il à la faire parler ? Mais Hilal jugea son père trop clément, et il adressa à sa sœur une question claire et embarrassante :

— C'est un chrétien ou un musulman ?

La fille ne le regardait pas, elle ne releva même pas la tête ; il lui assena un violent coup de pied dans le ventre. Tandis qu'elle gémissait, étendue sur le sol, il lui envoya un autre coup de pied entre les jambes. Cette fois elle garda le silence pour de bon, après avoir laissé échapper :

— J'ai faim, maman, j'ai faim.

Malgré les coups et les tentatives répétées de sa mère pour qu'elle avorte, la jeune fille conservait un ventre ferme et proéminent. Constatant son absence, quelques amies étaient venues prendre de ses nouvelles. La mère les avait reçues sur le pas de la porte, sans les laisser entrer, et leur avait dit avec froideur et sévérité :

— Elle est partie chez Maryam.

Le scandale était sur le point d'éclater, Hilal menaçait de lui briser le cou, le père, presque muet, tentait de faire parler sa fille avant de s'isoler. La mère se leva et prépara le repas. Elle saisit une bouteille de *bolis an-nagda*[2] et en versa sur le plat de *lougma*[3].

Le goût et le parfum du repas lui parurent étranges, repoussants même, mais la faim l'obligea à mâcher, puis à avaler. Derrière la porte, elle entendait la voix menaçante de sa mère :

— Pour la dernière fois, dis-nous qui c'est !

« À quoi bon ? », se demanda la fille en ingurgitant la pâte, les yeux et l'âme s'échappant loin de ce corps étendu à même le sol, affamé et assoiffé. Dans ce terrible moment de faiblesse, alors qu'elle haletait et semblait prête à rendre l'âme, elle ne fut plus capable de distinguer le songe de la réalité : quelqu'un était-il en train de la cajoler, ou bien était-ce une illusion ? Elle tendit spontanément la main et retint le corps – ou le songe – près d'elle. Elle comprit que ce n'était pas un rêve. Elle tenta de résister, mais il était trop tard. Son corps se débattait déjà loin de son esprit. Elle eut peur d'ouvrir les yeux et de laisser échapper son rêve, d'être confrontée à la réalité. Elle resta les yeux fermés, jouissant du moment, laissant son âme se libérer et s'envoler vers les cieux du plaisir. Elle n'ouvrit les yeux qu'après le départ de ce corps réel ou imaginaire.

D'autres bouchées confirmèrent le goût infect du repas, tandis que la douleur se propageait.

Le père déposa les marchandises et attacha son âne. Il perçut un gémissement étouffé, se précipita vers le salon et découvrit sa fille en train de se tordre sur le sol, tandis qu'une odeur épouvantable planait dans la pièce. Hilal et sa mère étaient assis sur le lit, silencieux ; le vomi mêlé à la poussière maculait la robe de la fille.

Le père se pencha sur son enfant, la redressa et la pressa contre sa poitrine. L'odeur était insoutenable. Elle leva les yeux vers lui. Leur extrême blancheur montrait que la fin était proche. Elle tenta de sourire en voyant le visage de son père, de s'excuser, mais elle avait perdu toutes ses forces.

— Qu'avez-vous fait ? cria le père.

Personne ne répondit. Il se leva comme un fou, la portant dans ses bras. Hilal et la mère se redressèrent eux aussi. La mère se hâta en lançant un regard hostile. Le fils tenta de barrer la route au père, mais le regard de ce dernier le força à reculer pour le laisser passer.

Quand il fut dans la rue, les gens l'aperçurent et se mirent à le suivre. Il prit une charrette, quelques-uns l'accompagnèrent. Il ne disait mot, ne regardait personne, il tenait sa fille dans les bras en lui caressant les cheveux et en marmonnant quelques mots inaudibles. Lorsqu'elle mourut, à l'hôpital, il s'effondra en répétant, les yeux pleins de larmes :

— Elle l'a tuée… Elle l'a tuée…

L'évêque, les prêtres et les officiels arrivèrent, le visage scandalisé. La police débarqua également et emmena le père au poste. L'évêque vint le trouver et tenta de lui rappeler les paroles du Seigneur, mais le père l'interrompit :

— Je t'avais prévenu… Son sang coule sur ton propre cou.

L'évêque fit un pas en arrière, puis il sortit, les yeux rivés au sol.

— Voilà la bonne occasion.

Le visage du député s'éclaira. Il dit à son assistant : « C'est mieux ainsi. »

L'assistant se pencha à son oreille et lui résuma toute l'histoire. Le député se redressa immédiatement, monta dans sa charrette et se dirigea vers le poste de police. Il y avait foule. Il marcha vers l'évêque et le salua :

— Vous allez bien, j'espère ?

Puis il entra voir l'officier.

— Bonjour, Excellence.

— Bonjour, officier.

— Je suppose que vous êtes venu à cause de cette salope que son père a tuée ?

— Ne parle pas ainsi. C'est aussi notre fille. Et puis, l'homme n'a rien fait de mal. Il a défendu son honneur – et le nôtre.

— Notre honneur ?

— Bien évidemment, notre honneur ! Ne t'ai-je pas dit qu'elle était notre fille ?

— Quelle affaire !

— Imagine donc, mon cher, si l'un des chrétiens disait que c'était un musulman qui l'a…

— Comment ça ? Et pourquoi donc ? Puisque son père n'a pas voulu dire de qui il s'agissait.

— Justement ! Il a peur. Après, il se trouvera bien quelqu'un pour parler des droits des minorités, de persécution, et tout s'enflammera.

— C'est-à-dire ?

— C'est bien simple : on aura droit à un conflit interconfessionnel.

— Et quelle est la solution, monsieur le député ?

— Voilà, mon cher. Cette fille est comme notre fille. Et cet homme est un homme de chez nous. Elle est morte parce que Dieu l'a rappelée à Lui. Quant à cet homme, il est innocent.

— Et l'hôpital ? Et les rapports ?

— Des détails, on s'en occupera. L'important est que l'homme soit libéré. Quant aux frais de funérailles, laisse donc la députation s'en charger.

Les voitures de police roulaient en tête du cortège. Les jeunes voulaient tous porter le cercueil recouvert de vert, d'odeurs et de poussière. Le père marchait en silence, tête baissée, soutenu par l'un de ses proches. Hilal gardait la tête haute et défiait les gens du regard. L'évêque s'approcha du député et lui glissa quelques mots à l'oreille : l'homme sourit aussitôt et tous deux continuèrent à marcher côte à côte.

Pas un bruit, pas un murmure, juste le silence, la complicité, et un grand nuage de poussière engloutissant le cortège.

LE COLIS

par Yahya Moukhtar

Ce jour ne ressemblait guère aux précédents, pas plus qu'aux longs mois écoulés – un an, ou plus encore – que Gaber Mohammed Hassan avait vus défiler lentement, au point qu'ils lui avaient semblé des années, depuis que sa mère et lui avaient quitté Le Caire pour retourner à al-Ganina Wash-Shoubbak, un village situé au sud d'Ibrim, sur la berge orientale du Nil, au sommet d'une colline pelée encerclée par une plaine rocheuse et noirâtre.

Il s'était installé à l'ombre du camphrier sur lequel il avait l'habitude de grimper avec ses amis, pour ensuite redescendre sur ses branches surplombant le Nil et plonger dans les eaux couleur émeraude du fleuve. Il s'assit seul, une branche de palme séchée entre les mains avec laquelle il remuait le limon noir et mou, comme le font les vieillards. Il espérait qu'aujourd'hui soit différent des autres jours. Il faut dire que c'était le jour de la poste ; le bateau apportant le courrier allait bientôt apparaître au nord, dans la courbe du fleuve, juste après avoir dépassé Ibrim, pour se diriger ensuite vers le sud, en direction de Wadi Halfa.

Huit années s'étaient écoulées depuis que sa mère et lui avaient rendu leur dernière visite à son père, avant d'être contraints de quitter le quartier d'Abidine et de le laisser seul là-bas, dans la pièce où il logeait. Il se souvenait maintenant de cette nuit où il avait entendu son père, qui le croyait endormi, murmurer à l'oreille de sa mère, apparemment convaincue et résignée à la fois, que sa décision était prise, une décision qui n'était que la concrétisation d'un accord qu'ils avaient passé à l'avance.

Il savait bien que cela devait se produire. Ils ne faisaient guère figure d'exception parmi les Nubiens qui préparaient leur voyage de retour vers leurs villages d'origine, dans le sud. Ce n'était qu'une question de temps, il ne leur restait qu'un mince espoir qui n'aurait guère d'effet sur le cours des choses alors que Le Caire était plongé dans les ténèbres de la guerre. C'était l'époque de la *touroussa* – « l'expulsion » en langue nubienne –, car la guerre avait apporté avec elle le chômage, l'insécurité, la peur, l'angoisse, les soldats britanniques et leurs recrues noires, des Mauriciens qui faisaient peur aux

gens dès qu'ils apparaissaient dans les rues, même lorsqu'ils n'étaient pas soûls. La flambée des prix, le manque de liquidités, tout cela avait entraîné l'expulsion des immigrés venus du sud.

Il secoua la tête d'un air désespéré et murmura d'une voix sourde, comme s'il avait peur d'être entendu par quelqu'un :

— C'était une époque terrible et difficile…

Il se rappela combien l'approche du voyage de retour l'avait empli de sentiments contrastés. Il y avait la joie de retourner au village, de revoir le Nil, les palmiers et toutes ces choses qu'il aimait tant – ses anciens amis et ses compagnons d'Abidine qui l'avaient précédé –, le fait de ne plus être victime des moqueries des gens de la capitale qui l'appelaient en disant : « Hé, toi là, le Noir, le sauvage ! » Il ressentait alors une telle amertume qu'il avait envie de cracher sur le sol.

Ici, au moins, il n'était pas un inconnu, la place de chacun était déterminée par le lignage de sa tribu. Ici se trouvait sa grand-mère, Darya, même si elle avait vieilli. Mais il y avait aussi la peine, celle de ne plus voir son père, à propos duquel il avait tissé tant de rêves et d'histoires avant de le voir : il racontait à ses amis que son père était au Caire – « en Égypte », comme on disait alors – et qu'il était incomparablement riche, comme le montraient d'ailleurs les colis qu'ils recevaient régulièrement.

Et puis, il ne verrait plus son père, comme durant cette période qui avait précédé son retour, lorsqu'il arrivait à la maison, le regard honteux, les lèvres tremblantes, résigné, et qu'il leur demandait pardon de revenir les mains vides, incapable de leur apporter de quoi manger.

Au plus profond de lui-même, la nostalgie le dévorait ; il se sentait terriblement triste, désespéré même, car ils avaient été contraints de le laisser seul pour affronter tout cela, seul et privé de la tendresse et de la compassion des siens.

— La *touroussa* a tout changé, dit-il comme s'il prenait une décision.

Puis il se leva, retroussa sa djellaba blanche et rajusta son turban, avant de marcher le long du fleuve en direction du nord, vers la terre d'Ashan Irki, tandis que le souvenir de son père chassait ses autres pensées. Il ne s'en était pas encore repu, il n'avait passé qu'une année avec lui, comme le lui disait sa mère, et à peine avait-il commencé à babiller et à rire de ses blagues que son père avait dû les abandonner et se rendre « en Égypte ». Les quelques palmiers et la petite bande de terre qu'il semait une fois l'an ne suffisaient plus à les nourrir, eux et leur bétail. Lors du second rehaussement du bassin d'Assouan, en 1933[4], les villages virent partir encore plus de leurs fils en état de travailler la terre. Ils s'exilaient dans le nord, laissant derrière eux leurs familles, leurs femmes, leurs enfants. C'était ce que lui avait raconté sa mère, Faty, tandis qu'ils étaient installés sur le toit du navire postal, le *Hyksos*, qui les emmenait au Caire pour la première fois.

Parmi les souvenirs concernant son père, il se rappelait de la première fois qu'il l'avait rencontré. Il y avait des tas de visages sous l'énorme hangar qui

les protégeait du soleil, après que le train les eut ramenés de la gare d'al-Shalal, au sud d'Assouan, où le bateau les avait laissés. Des gens habillés différemment, de nombreux visages blancs, rouges même, et aussi des visages noirs et basanés.

Il crut d'abord que ces gens venaient des quatre coins du monde. Il crut même que certains devaient être de ces Anglais dont il avait entendu parler. Il y avait aussi un tas de bagages miteux. On entendait des cris, des baisers, des embrassades et des pleurs d'enfants. Personne parmi tous ces gens ne portait ce trait distinctif qui lui aurait permis de le montrer du doigt en criant : « Papa ! » Il hésitait. Il se tourna à droite, puis à gauche. Où était passée sa mère, pour qu'elle le tire de là ? Son père ne l'avait encore jamais vu, et lui non plus ne pourrait pas le reconnaître ; le temps avait passé et il ne se rappelait plus comment il était. Quant à l'histoire du sang et de son appel, tout cela lui semblait peu fiable, même s'il avait beaucoup compté dessus durant ce voyage, bien plus que sur la description que sa mère lui en avait faite des dizaines de fois en réponse à ses questions. Il ne reconnaîtrait donc pas son père ? Il ne pourrait pas dire avec l'assurance nécessaire qu'untel était son père, et ce serait effectivement lui. Il eut soudain très envie de pleurer, ce qui ne convenait guère à un garçon de son âge. C'est alors que sa mère lui cria :

— Voilà ton père, Gaber !

Il se retourna tel un fou, comme si on venait de le piquer ou de le mordre, et se jeta dans les bras de celui que sa mère avait désigné. Il ne distinguait même pas ses traits. Son étreinte était vigoureuse, mais là, maintenant, à al-Ganina, il se souvenait qu'il n'avait ressenti aucun sentiment particulier, ce qu'il n'oublierait jamais. Cet homme était un étranger. Il se souvenait de son étreinte chaleureuse, mais l'affection qu'il lui avait montrée ce jour-là était bien plus forte que celle qui les liait réellement.

Il se souvint aussi qu'il se libéra de ses baisers pour mieux le regarder. Il était grand et mince, il portait une longue barbe soyeuse et était vêtu d'un pantalon bleu, d'une chemise blanche et d'un fez rouge muni d'un gland noir. Un véritable Cairote. On distinguait à peine sa barbe noire tellement la peau de son visage était foncée. Ce fut cette image qui resta imprimée dans sa mémoire, immuable. À partir de ce moment, il lui fallut de nombreuses années pour se rapprocher de son père. Malgré la tendresse de celui-ci, une certaine pudeur, un certain trouble continuait de les séparer. Il ne se rappelait pas lui avoir jamais demandé directement quelque chose qu'il désirait, ou que son instituteur lui réclamait. Sa mère Faty jouait toujours le rôle d'intermédiaire. Ils avaient fini par se rapprocher il y a seulement deux ans. Peut-être parce que sa mère était de nouveau tombée enceinte, après des années d'interruption ; peut-être parce qu'il avait compris ce qu'endurait son père, malgré son pantalon et son fez ; peut-être parce qu'il s'était rendu compte qu'il n'était pas comme il l'avait imaginé à al-Ganina Wash-Shoubbak.

Ainsi, il fallait qu'ils retournent au village avant que sa mère accouche. Ils

étaient donc partis, la *touroussa* avait tout gâché. Elle était venue les séparer une fois de plus, avant qu'il puisse se rassasier de la présence de son père.

Il marchait sur le mastaba qui ceignait le palmier de Hassan Tabad pour le protéger de la violence du fleuve lors de la crue. Puis il tourna le regard vers les maisons du village et aperçut au loin son cousin Hassan Makki le Shawashi qui descendait le *mashra* – le sentier, en nubien – serpentant entre les arbustes de haricots verts, en direction du champ d'Aghassiniyya, là où se trouvait le camphrier près duquel il s'était installé.

Il descendit du mastaba et trotta jusqu'à l'arbre tout en tenant son turban avec les mains. Il grimpa se cacher dans les branches. Il ne voulait voir personne, pas même Hassan Makki. Il ne tenait pas spécialement à s'isoler mais ne voulait pas qu'on le surprenne aujourd'hui encore, comme tant d'autres fois. Lorsqu'il guettait anxieusement l'arrivée du bateau, il se montrait tendu et querelleur, notamment envers ceux qui éprouvaient de la compassion pour lui.

Tout le village, hommes, femmes et enfants réunis, descendait vers le ponton du bateau postal ; seuls les vieillards impotents restaient à la maison ou assis sur leurs mastabas. Le jour du courrier n'était pas un jour comme les autres, c'était une fête qui se répétait chaque semaine. Elle commençait avec l'arrivée du bateau venant du nord et se terminait avec l'arrivée de celui qui remontait du sud, les passagers des bateaux et les villageois s'observant les uns les autres. Les gens tremblaient, remuaient les lèvres, jetaient des regards inquiets, leurs mains se recroquevillaient, ils se sentaient comme transpercés par un couteau.

Lorsqu'il n'y avait pas de colis, cela signifiait que son père n'allait pas bien, qu'il était encore au chômage et passait la journée au café Shandi, à Abidine, en attendant des jours meilleurs. Quelques hommes, de retour d'Égypte, les rassuraient en disant qu'il allait bien et était en bonne santé. La vie n'était pas facile, ils le comprenaient, et il n'était pas évident de parler ouvertement de quelqu'un sans travail. Sa mère et lui n'attendaient plus de colis, ils ne rêvaient plus de ce qu'ils pouvaient contenir, sans parler des soixante-quinze couronnes qu'il avait convenu de leur envoyer tous les mois. Juste une lettre pour les saluer et les rassurer.

Hassan Makki regarda l'arbre, mais Gaber, perdu dans ses pensées, le devinant hésitant et contrarié, résista à l'envie de sauter par terre pour le surprendre et le rassurer. Peut-être avait-il besoin de lui ?

Hassan repartit, tête baissée, écartant les tiges de maïs tordues du champ de Toubshiyab et repoussant les feuilles vertes et frustes. Puis il disparut. Gaber voulut quitter sa cachette entre les branches du grand camphrier, mais il se ravisa et décida de ne descendre qu'après le départ du bateau. L'entêtement de son père le perturbait, si bien qu'il avait fini par douter. Et s'il était mort ?

Depuis que Gaber lui avait écrit que sa mère avait donné naissance à une fille, qu'elle allait bien et qu'il attendait qu'il choisisse un nom pour sa sœur, son père ne leur avait répondu qu'une fois, pour les féliciter et annoncer que

sa fille s'appellerait Fathiyya. Aujourd'hui Fathiyya marchait, elle parlait même. Après cette lettre, il aurait dû envoyer un colis pour la mère et sa fille, c'était un geste indispensable, quitte à s'endetter pour l'accomplir.

Les mois passèrent, puis une année, puis deux… Apparemment, les choses n'allaient vraiment pas bien là-bas, personne ne pouvait lui avancer de l'argent, ou alors juste le strict nécessaire en attendant des jours meilleurs. De toute manière, eux-mêmes au village ne désiraient rien, sinon qu'il soit en bonne santé. Pas de colis, pas d'argent, seulement une lettre. Gaber savait bien que leur souhait était une chose, et l'entêtement de leur père une autre. Il devait expédier un colis avant d'envoyer une lettre. Pourtant, il le lui avait écrit tellement souvent : « Nous ne voulons pas de colis ou quoi que ce soit d'autre, seulement une lettre de ta part. Une lettre, c'est déjà la moitié du voyage accompli ! »

Gaber se redressa, sursauta, faillit même tomber en entendant le sifflement du bateau, trois longs et puissants coups de sifflet. Il se retint, imaginant que tout le village avait sursauté en même temps que lui, comme lorsque l'écho du sifflement résonnait dans la Mawliyya, la montagne noire et lisse qui enserre le village et le sépare d'Ibrim, puis glisse sur la surface du fleuve avant de fendre le feuillage des palmiers d'Aghassiniyya, de Shawishiyya et de Khaliliyya. Gaber observa l'agitation du village. Tous se hâtaient et s'activaient, les hommes, les femmes, les garçons et les filles, vêtus de leurs djellabas, se précipitaient vers le mouillage. Il put distinguer de loin Taha Mandoub, avec sa grosse bedaine ; l'homme tenait un piquet en bois terminé par une pointe métallique et surmonté d'une lanterne de verre qu'il allait planter dans la vase à l'endroit où devait accoster le bateau. Ce dernier s'approcha lentement en fendant la surface du fleuve, comme une fiancée qui s'avance doucement. Il était blanc et gris, il paraissait encore plus brillant que d'habitude à travers les branches sombres du camphrier et le sable jaune de la rive ouest du fleuve. C'était comme s'il rêvait les yeux ouverts. Les balcons du bateau étaient remplis de gens qui observaient tout ce qu'ils voyaient avec passion : leurs murmures et les gestes des marins qui allaient et venaient pour se préparer à l'accostage, les cris inexplicables, les signes de la main, l'épaisse fumée blanche qui s'échappait de la cheminée, dissipée par un faible vent du sud, le grondement des aubes qui renvoyaient vers la berge une écume blanchâtre disparaissant en vaguelettes dans l'épaisseur de la vase.

Le bateau s'approcha jusqu'à se retrouver en face de lui. Il y eut un cri sourd. C'était bien le *Hyksos*. L'espace d'un instant, il se souvint de la fois où ils étaient partis rejoindre son père, et il pensa à *l'Ahmas*, l'autre navire, celui qu'il avait pris l'année de la *touroussa* : il devait se trouver dans le sud maintenant, peut-être à Balana, sur le chemin du retour de Wadi Halfa.

Il cassa une petite branche qui le gênait pour mieux s'asseoir et voir le bateau accoster. L'embarcation effectua ses manœuvres tout en poussant des coups de sifflet. Tout le village était réuni sur la berge, une véritable marée humaine que rejoignaient en courant d'autres jeunes, garçons et filles,

accroissant encore la foule. On agitait les mouchoirs, on criait, on s'appelait. De loin, cette agitation le faisait penser à celle d'une fourmilière, à la fois lente, violente et déterminée. Le bateau ne restait que peu de temps, il avait encore des tas de choses à faire. La passerelle disparut du regard sous la masse de gens qui descendaient et montaient à bord. Il résista à un profond désir de les rejoindre en courant ; des voix lui parvenaient, portées par la chaude brise du sud, son cœur se mit à battre encore plus fort lorsqu'il parvint à en reconnaître certaines. Il se mit à dire à voix haute : « Dieu, sois bon, sois généreux, entends nos souhaits ! »

Le premier sifflement annonçant le départ retentit. Il se prépara alors à descendre de l'arbre. L'agitation autour du bateau grandit encore, la clameur grondait avant de diminuer et même de s'éteindre. Désormais l'endroit était désert. Un dernier homme monta à bord, il était à peine arrivé en haut qu'on hissa la passerelle.

Tous les villageois remontaient à présent vers leurs maisons ; ils se croisaient et se séparaient à la faveur des discussions ; puis la nuée de gens se dispersa dans le village. Personne dans ce bateau n'était revenu d'Égypte, pas plus que dans le précédent ou dans ceux qui étaient arrivés les mois précédents. La *touroussa* avait ramené les migrants dans leurs villages, à l'exception des hommes. Il se fit cette remarque tandis que, épiant le sac postal et les colis qui venaient d'arriver, il observait l'âne de Taha Mandoub et de son fils. Il n'y en avait pas beaucoup. Quelques garçons étaient plantés là et attendaient les colis que portait l'âne. Il était prêt à jurer qu'ils tentaient de deviner ce qui se trouvait à l'intérieur. L'espoir, la déception, le désir, l'attente. L'un s'avança pour humer un colis. Exactement comme lui-même le faisait avant qu'il aille en Égypte. Il imagina entendre le garçon crier comme lui le faisait aussi : « Le parfum de l'Égypte ! Le parfum de l'Égypte ! » Il se rappela comment son imagination l'emportait loin, là où il y avait de hauts immeubles. Il essayait de se représenter leur forme en fonction des descriptions qu'en avaient faites ceux qui étaient allés là-bas, qui parlaient aussi des trains, des voitures, des *effendis* portant des fez rouges. Le dernier sifflement le ramena à la réalité. Les amarres étaient larguées. Le bateau tourna sur sa gauche, s'éloignant de la rive. Le bruit de ses aubes retentit, il commença son voyage vers le sud. Sa fumée épaisse s'éleva encore une fois, dissipée par une brise légère. Maintenant, il fallait rentrer à la maison, c'était un jour comme les autres. Son père était toujours là-bas, et il n'aura pas fléchi : pas de lettre avant de pouvoir envoyer un colis…

Il fut irrité de trouver Hassan Makki qui l'attendait devant la maison. Sa mère, Faty, et sa sœur, Fathiyya, se trouvaient à ses côtés, sur la natte, autour d'un plat de pop-corn et de dattes. Il les salua promptement et s'assit auprès d'eux. Hassan prit la parole le premier :

— Où étais-tu ?

Gaber ne répondit pas, embarrassé. Hassan, qui savait pourquoi, répéta en souriant :

— Eh bien, où étais-tu ?

Il fut encore plus gêné, tandis que son cousin, qui tentait de dissimuler un sourire, redoublait d'efforts pour paraître calme et indifférent face à Gaber, lequel commençait à le détester. Gaber savait très bien que Hassan savait d'où il venait. S'il imaginait où Gaber était allé, il avait forcément deviné qu'il s'était caché et n'avait aucune envie d'être vu ou de voir quiconque, pas même lui. Il savait pourquoi Gaber se refusait ce dont tous les autres jouissaient. L'arrivée du bateau postal au village était un moment que personne ne ratait, comme la prière du vendredi ou les deux grandes fêtes musulmanes. Puisqu'il savait tout cela, était-il venu pour observer son irritation ?

Soudain, il eut la certitude que Hassan était venu apporter une surprise réjouissante. C'était forcément cela. Il se dressa alors et l'étreignit en criant :

— Espèce de fils de… Le colis ! Le colis de mon père est arrivé !

Faty, saisie d'étonnement, ouvrit grand la bouche. Elle bondit de joie, agitant les mains, ne sachant que faire.

— C'est vrai ? Espèce d'idiot, c'est vrai ? Pourquoi n'as-tu rien dit ? On ne cache pas de telles choses à ses amis !

Calmement, en souriant, il sortit une feuille jaunie de sa poche. « À délivrer en mains propres à Gaber Mohammed Hassan Kashef. Poids : quinze kilogrammes. Destiné à la poste d'al-Ganina Wash-Shoubbak. Centre d'Aniba, province d'Assouan. Expéditeur : Mohammed Hassan Kashef, 13, quartier d'az-Zir al-mu'allag, Abidine. »

Le quartier lui revint en mémoire, jusqu'au tas d'ordures au coin de la rue menant au marché du lundi où s'égayaient des chats malingres, et le fez de son père – la première chose qu'il avait aperçue lorsqu'il le vit. Il devait s'être assis au café de Shandi pour réunir le contenu du colis. Lequel était-ce parmi tous les colis qu'il avait vus sur le dos de l'âne de Taha Mandoub ?

Incrédule, Faty regardait le papier jaune par-dessus son épaule. Mohammed avait enfin tenu sa promesse. Il lui manquait beaucoup, elle comprenait qu'elle l'aimait encore plus. Elle ressentit aussi de la pitié, tandis qu'elle s'essuyait le nez avec un mouchoir et que des larmes coulaient lentement, malgré elle. Elle se retira timidement pour les essuyer de la manche de sa robe.

Ce sentiment de plénitude lui redonna une telle confiance qu'elle en fut elle-même surprise. Elle pensait toujours à lui, la distance n'avait nullement engendré l'oubli, et le peu de moyens n'avait pas desserré les liens qui les unissaient.

Gaber, quant à lui, contrairement à la coutume locale en usage depuis des années parmi tous ceux qui avaient de la famille en Égypte, faillit sortir annoncer la nouvelle aux gens du quartier. « Mon père nous a envoyé un colis ! », voulait-il crier en agitant devant lui le feuillet jaune.

Hassan Makki les regardait en souriant depuis que Gaber l'avait embrassé. Il restait silencieux, regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, l'air heureux.

Fathiyya ne comprenait rien à ce qui se passait. Elle riait et frappait de ses petites mains la jambe noire de Hassan, sortie de sa djellaba. Gaber observait en silence. Faty lui prit la feuille jaune des mains pour la regarder, la retournant dans tous les sens. Elle la scrutait, tentant de percer le secret magique de ces caractères rouges et noirs et du cachet circulaire. Pour la première fois depuis leur expulsion d'Égypte, Gaber laissa échapper un soupir. Cette sensation qui, avant leur voyage, l'envahissait à chaque fois qu'il recevait un colis de son père était de retour, une sensation dont il se languissait, des rites dont il connaissait chaque détail. Personne n'était au courant qu'ils avaient reçu un colis, et personne ne devait le savoir avant d'en découvrir directement les effets : les nouveaux vêtements, les friandises et les jeux… À la maison, les choses reprirent rapidement leur cours habituel. Rien n'avait changé, simplement chacun ressentait une immense joie dont il jouissait en secret.

Ce fut une journée exceptionnelle durant laquelle tout prenait une saveur nouvelle, même le repas habituel, composé de haricots verts, d'eau, d'oignon et de piment accompagné de *kabed*, une galette de maïs. Tout avait plus de goût. Personne ne s'isolait pour marmonner que le colis était arrivé. On rêvait et tentait d'imaginer ce qu'il contenait. Quelles surprises recelait-il ? Les regards débordaient de joie et de silence expressifs, on murmurait des prières de remerciement, des prières venant du fond du cœur, et l'on rendait grâce à Dieu : « Seigneur, faites que notre père soit en bonne santé, que tout aille bien pour le mari et le père absent, que Dieu lui accorde bientôt la fortune et la joie ! »

À la fin du jour, dans les ténèbres de la nuit, ils sortirent par la porte dérobée, à l'arrière de la maison, et se faufilèrent jusque chez Taha Mandoub, évitant d'y croiser quelqu'un, afin de remplir les formalités de réception et de s'assurer qu'il s'agissait bien de leur colis. Gaber sourit en se rappelant les doutes de sa mère. Elle avait eu peur qu'on se trompe et qu'on leur délivre un autre colis, moins précieux ou plus léger. Taha Mandoub exploitait ce sentiment et se moqua de ses appréhensions. Elle hésita jusqu'à ce qu'il l'assure que c'était bien leur colis. Elle l'emporta alors avec amour et délicatesse.

Hassan Makki s'écria, plein de tendresse :

— Où étais-tu passé, mon petit Gaber ?

Gaber s'excusa, il avait oublié sa présence. Hassan rit de son embarras et fit mine de se lever pour rentrer chez lui, dans le quartier de Boustan, mais ils le retinrent par la main pour qu'il reste manger avec eux :

— C'est toi le porteur de la bonne nouvelle.

Il se mit à rire en disant à sa tante :

— As-tu des *kombo* ? Des œufs ?

Puis il serra la main de Gaber, s'excusant de ne pouvoir rester, les laissant devant le fait accompli. Hassan à peine sorti, Faty se précipita dans le couloir pour prendre sa robe et son châle usé dont elle se couvrit la tête et les épaules,

avant de se diriger vers la porte. Gaber l'interrogea du regard – où allait-elle à cette heure, au moment du repas ? –, mais avant qu'il ne puisse prononcer un mot elle lui dit :

— Je me rends chez Darya, ta grand-mère.

Elle était pressée d'annoncer à sa mère que le colis de son mari, Mohammed, était arrivé, pour qu'elle arrête de lui faire des reproches, elle qui répétait sans cesse qu'il les avait abandonnés là, laissant derrière lui tous les soucis. Il n'avait pas pu attendre et l'avait renvoyée au village alors qu'elle était dans son huitième mois de grossesse. Elle voulait lui prouver que son mari n'était pas ce qu'elle croyait, qu'il était bon et qu'il ne les avait pas oubliés. D'ailleurs, une fois arrivé là-bas, il leur avait demandé de le rejoindre en Égypte. Il avait envoyé l'argent du voyage par l'intermédiaire du cheikh Salama Abdessayyid. Elle avait donc raison de l'aimer et de l'attendre, en restant confiante et fière de lui.

Elle était revenue extatique de chez sa mère, Darya ; la journée avait passé lentement, comme toujours. Ils revinrent tous deux avec le colis, dans la pénombre. Ils rentrèrent par la porte dérobée et la refermèrent délicatement, comme lorsqu'ils étaient sortis, car la voisine, Sakina Dabira, et ses enfants étaient encore éveillés. Peut-être même qu'elle ou ses enfants étaient venus demander un peu de sel ou de lait, ou bien qu'elle était passée pour lui tenir compagnie comme elle le faisait souvent. Fathiyya dormait comme ils l'avaient laissée, sur le châlit, le lit en feuilles de palmier tressées, dans la cour. Ils restèrent un moment silencieux, les mains posées sur le colis, échangeant, sous la faible lueur de la lampe à gaz, des regards pleins d'amour, de joie et d'attentes. Ils espéraient que personne ne viendrait plus frapper à leur porte à cette heure de la nuit. La mère fit signe à Gaber d'apporter les ciseaux, puis elle réveilla délicatement Fathiyya en lui murmurant à l'oreille :

— Nous avons rapporté le colis ! Le colis d'Égypte est arrivé ! Lève-toi, le colis de ton père est là !

Fathiyya se réveilla à contrecœur, elle se frotta les yeux et se laissa glisser paresseusement du châlit. Gaber s'empara de la lampe à gaz, sa mère déchira avec une extrême précaution le tissu qui entourait le colis. Puis elle murmura :

— Au nom de Dieu, clément et miséricordieux, nous Te prions mille fois, ô Prophète, au nom de Dieu, voici le colis, que Dieu te protège, Abou Gaber.

Il faut toujours avoir de bonnes paroles au moment d'ouvrir le colis. C'est une habitude. De bonnes paroles avant de découvrir tout doucement ce qu'il contient. Il s'en dégageait le parfum de l'Égypte. Un mélange d'odeurs : celle des oranges dont la réjouissante couleur jaunâtre brillait tout au-dessus du colis, et que Fathiyya prit toutes à la fois entre ses mains ; et puis l'odeur de ce parfum appelé « la fille du Soudan », et de cet autre, plus lourd et plus furtif, qu'on appelle « Bourtoudi ».

Elle prit les deux flacons et murmura :

— Ça vient de chez Hassanein al-Mawardi, sur la place, ou alors de chez Hagg Khairy.

Elle se remémorait la fois où elle était allée avec son mari dans cette petite échoppe en bois.

Il y avait aussi quelques pommes de terre, environ un kilo. Il n’avait pas non plus oublié le chewing-gum pour sa belle-mère qui le mâchait avec une mélancolie bienveillante mêlée à un certain orgueil. Qu’allait-elle dire ? En tout cas il ne l’avait pas oubliée, même s’il avait dû s’endetter pour acheter tout cela. « Que Dieu te garde, Mohammed ! » Un châle brodé de perles d’or et d’argent.

Gaber marmonna : « Tu as encore une fois gâté maman. » Fathiyya les laissa en emmenant ses six oranges, les faisant rouler, puis les saisissant entre ses mains pour sentir leur parfum aussi étrange qu’agréable. Elle voulut en éplucher une. En vain, elle appela sa mère. « Six oranges, deux pour chacun. » Un châle noir brillant. Ce devait certainement être pour sa tante. « Rien ne t’échappe. Tu t’es souvenu de tout. Même des sandales rouges – les miennes sont cassées. » Un peu de bois de santal et d’alun. On était arrivé au milieu du colis : une djellaba et un couvre-chef. Du santal pour Gaber. Quelques tissus aux couleurs vives. Du crêpe japonais. Du crêpe Georgette. Du maquillage, du satin et du tissu pour les chemises. Deux pains de sucre et trois paquets de thé Lipton dans leur emballage vert soigneusement plié. Trois paquets de mouchoirs. Une mantille noire en crêpe Georgette. « Que Dieu te vienne en aide, Mohammed ! »

Il ne restait plus rien dans le colis. La nuit était tombée, Fathiyya s’était endormie en serrant l’orange dans ses mains ainsi que le petit morceau de tissu qu’elle disait être la robe qu’elle porterait le jour où elle irait voir son père, là-bas, en Égypte.

La sérénité de cette veillée les emporta au loin, bercés par la satisfaction et la confiance. Ils finirent par bâiller et s’installer sur le châlit, comme d’un commun accord, tout doucement, aux côtés de Fathiyya, laissant tout ainsi. La nuit porte conseil.

L’OISEAU

par Miral al-Tahawy

J’étais cachée derrière les volets. Je me dirigeai à tâtons vers la porte, que je tentai d’ouvrir. Je m’approchai sans faire de bruit et j’effleurai son visage couvert de rides épaisses. Je tendis mes petites mains vers la serrure en arrivant près du grand lit, entouré de colonnes de cuivre, décoré de draps et de délicates gerbes de fleurs blanches. J’ouvris un œil en maintenant l’autre fermé, tel un renard sauvage, quand un flot de reproches se déversa dans mes oreilles.

— Sors d’ici, petite, va-t-en !

En l’entendant me gronder, je pris mes jambes à mon cou. J’étais fâchée, j’essuyai mes larmes provoquées par la peur, et je rejoignis ma mère, trop occupée par mille autres soucis pour me consoler. Son silence était comme un cercueil sur lequel venait s’échouer mon intense désir de réponses.

Tout lui appartenait, nous n’étions que des invités dont le séjour avait été prolongé indéfiniment, sans considération pour sa détresse qui s’était muée en convulsions et en crises de hurlements à propos de tout et de rien. Notre conquête du territoire s’était étendue aussi loin que possible. Ma mère avait dit que les objets qui se trouvaient dans l’ancienne maison pouvaient être subtilisés par des voleurs. Et puis c’était une femme âgée et seule. Mon père avait ajouté que les gens l’accuseraient de manquer à son devoir s’il la laissait seule à son âge, d’autant qu’il en était l’unique héritier légitime. Ma sœur aînée croyait que le coffre contenait un trésor, des tissus de soie brodés de bijoux précieux et brochés avec des perles apportées à Gaza d’au-delà des mers.

Elle était arrivée un beau jour, au milieu d’une splendide caravane, installée dans un palanquin qui se balançait au rythme de sa monture, entourée d’esclaves noirs. Il y avait pourtant déjà une route tracée, dont les voitures suivaient les courbes ; mais son père, le célèbre marchand, avait insisté pour qu’elle soit transportée exactement comme l’avait été sa propre mère, depuis l’Égypte, au sein d’une longue caravane escortée par un grand nombre de véhicules. D’après ma mère, une foule de femmes s’étaient battues pour

admirer son noble teint pâle, comme si elle avait été sculptée dans un bloc de neige pure. Elle n'était pas très grande, ses talons évoquaient une étendue de fleurs de jasmin, le teint de sa peau visible à travers ses vêtements ressemblait aux rayons ardents du soleil lorsqu'il perce un amoncellement de nuages blancs. Ses pieds étaient une pure merveille, d'autant qu'elle ne portait pas de bracelets pour embellir ses chevilles, elle préférait les mettre en valeur par sa gracieuse démarche de gazelle errante.

Elle avait encore bien d'autres atours. Toutes les femmes qui l'avaient aperçue s'accordaient à dire que les Syriennes avaient distillé leur beauté héritée de Gaza, de Haïfa et d'Acre dans une fiole de parfum versée sur un corps palpitant de coquetterie. Tout le monde était d'accord aussi pour dire que les dix années qui s'étaient écoulées ne comptaient que pour quatre et que, depuis le jour de son arrivée, elle avait illuminé la maison, avec ses niches, ses moucharabiés et ses balcons de bois, d'où s'échappait son parfum préféré. L'arbre béni qu'elle avait planté dans la cour ombrageait désormais la terrasse. Elle aimait sentir l'odeur du henné et des dattes. Elle imbibait, avec les feuilles de l'arbre en question, les plis de ses vêtements, rangés avec soin dans les meubles de la famille. Ils restaient ainsi étendus, parfumés par l'odeur enchanteresse, tandis que l'eau de rose, diluée dans les jarres de terre cuite posées sur la terrasse, scintillait dans des cuves en cuivre. Quant aux repas qu'elle préparait, ils exhalaient le parfum d'épices venues des quatre coins de l'Inde, de la province du Sind, et même de lointaines îles tropicales. Elle arborait toujours un fier sourire, même si battait en elle le cœur d'une colombe sauvage ou d'une étoile perdue. On racontait que son mari – mon grand-père donc – était un homme plutôt rude, de vingt-cinq ans son aîné, qui avait perdu sa fortune au jeu. On racontait aussi qu'il était très généreux, mais les conséquences de la générosité ne sont pas toujours des plus louables. Ainsi mon père avait-il appris à sanctifier l'ombre d'une piastre à peine celle-ci lui passait-elle par l'esprit. Mais, comme dit le proverbe, personne n'est parfait, et le ventre de cette femme refusait d'apporter à mon grand-père le moindre espoir d'une descendance.

Il tenta longtemps de rester fidèle à sa beauté. Cependant, perpétuer son nom restait la grande mission de sa vie. C'était au moins aussi important que de répondre aux désirs de sa superbe épouse, la fille du plus grand marchand de meubles de Gaza, au moins pour la poignée de sel que le père de celle-ci avait jetée dans les yeux de son gendre en guise de dot. Avoir un héritier légitime était devenu une nécessité absolue, d'autant que ses précédentes femmes ne lui avaient donné que des filles. Il avait pensé que celle-ci au moins lui donnerait un fils, il la préparait à cet honneur depuis le début. Mais ce fut ma grand-mère qui réalisa son rêve.

Cette femme avait fini par être comme une grand-mère pour son propre époux, d'autant qu'elle n'avait guère su se protéger des effets de l'âge, restant toujours à la maison, seule avec une esclave noire, un reliquat de ses biens. Cette demeure était devenue comme un vieux cimetière qui conservait le

parfum des secrets dans ses murs, aussi élevés que des montagnes.

Des formules magiques, des énigmes et des trésors enterrés… Il était impossible pour cette longue suite de caravanes glorieuses de disparaître en ruminant le souvenir de vieux butins. Elle avait forcément dissimulé son argent quelque part, son or, sa part d'héritage des glorieuses légendes et des hauts faits du passé. Une prophétie que mon père avait passée en revue dans tous ses rêves avant de nous la raconter sous la forme d'un tas de cartes, de dessins et de salles voûtées, sacrées, probablement creusées dans ces murs épais pour cacher ces biens. On avait tant creusé dans cette maison une fois que ses murs furent vidés que j'apercevais son visage rayonnant à travers les ouvertures ; il me poursuivait dans les pièces dévastées. Son visage continua de trembler comme une larme. Je me faufilais, je me cachais derrière les volets, je traversais la quiétude de sa chambre pour répandre son silence et son sommeil. Elle me volait ma respiration comme elle en avait l'habitude, elle passait les doigts sur la racine de mes cheveux étalés sur l'oreiller. J'inhalais ce parfum d'encens qui semblait enfoui dans sa poitrine. Quelque chose s'embrasait lorsque je respirais entre ses bras, presque endormie par le bercement de ses histoires :

— Il était une fois un garçon et une fille, ils étaient pauvres, mais ils rêvaient beaucoup. Or leurs rêves étaient plus simples que ceux des autres car, pour eux, tout cela était déjà au-delà de leur pouvoir et de leurs moyens. C'était une bénédiction divine.

Tandis qu'elle caressait les contours de mon visage, elle reprit :

— Ils dirent : « Ô mon Dieu, donne-nous une fille, belle et jeune – comme toi-même –, une béquille sur laquelle nous reposer si nous nous cassons le dos. »

Ses yeux brillaient d'une tristesse feinte, puis elle m'échappait mystérieusement, comme si elle craignait de croiser mon regard et que j'y trouve quelque chose de triste. Mais sa voix informa mon cœur de ce que je ne savais pas :

— Alors Dieu leur offrit une fille, mais en fait celle-ci était un oiseau, avec de petits yeux et des plumes colorées. Lorsqu'elle se mettait à chanter, tout l'univers dansait autour d'elle, et son père, appuyé sur sa canne, et sa mère, fatiguée par ses nombreuses grossesses, souriaient. Chaque jour, l'oiseau apportait de la nourriture à ses parents. Ils mangeaient dans les vastes champs tandis qu'elle dansait, enflait comme une fleur aux mille couleurs, chantait si bien que toutes les tiges des plantes se mettaient à danser. Jusqu'au jour où l'un des soldats du sultan l'aperçut et l'entendit chanter ; l'univers tout entier souriait en écoutant la chanson de cette sirène habitant le lointain astre lunaire. Il jeta alors son filet sur elle et la captura ; il l'avait pourchassée alors qu'elle se promenait, protégeant les fleurs qu'elle avait elle-même plantées, et il l'emmena très loin. Entourée par l'obscurité, elle se mit à pleurer et à chanter :

Pendant que tu penses à moi, mère, gardienne du cumin,

Me voici prisonnière de la poche d'un soldat turc, sur la route d'Istanbul…

Il l'avait enfermée dans une cage en or, tapissée de tissus en or également, remplie de nourritures diverses, mais elle ne pensait qu'à l'étendue des vastes champs, aux moments où elle jouait et chantait, au sourire de ses parents, alors elle se mit à chanter en pleurant :

Mère, ils m'ont emportée vers des cités de lumière,
Mère, ils m'ont installée au centre d'une nuée de palais,
Mais toi tu penses à moi, mère, gardienne du cumin…

Dès que j'eus fermé les yeux, elle s'écarta doucement de mon lit et ouvrit son coffre. J'ouvris un œil tout en gardant l'autre fermé, tel un renard sauvage. Sa voix saignait amèrement :

Mère, ils m'ont apporté un tas de victuailles,
Des caravanes de henné attendent devant ma porte,
Ils m'ont demandé : Pour qui pleures-tu au paradis, mon oiseau ?
Très chers, aucun cœur sûr ne peut me garder,
Rejoins-moi, mère, car mes ailes sont brisées.

Je me cachai sous les draps, je l'observai du coin de l'œil, tandis que sa voix tombait dans les affres de la mort. Elle pressa de petites choses dans ce coffre fermé à clé, puis elle s'abandonna aux lamentations d'un oiseau et se reposa. Le matin, elle me gronda :

— Va-t'en !

— Mais, grand-mère, l'oiseau est-il mort ?

— Va-t'en, ma petite, cria-t-elle, convulsée, chassant notre père, mettant un terme à ces jours sombres où elle fut contrainte de vivre avec nous.

Notre maison était fermée à clé, la sienne était coincée dans les vieux quartiers, entre les marchés et les tas d'immondices. Ma mère me tira par le bras, me questionnant à propos du coffre et de ce qu'il contenait. J'osai à peine pénétrer dans la pièce. Mon père justifia notre présence dans la maison par mille prétextes, tandis que le reste du clan se plaignait de cette vie étouffée par le brouhaha des rues bondées et des vendeurs ambulants, entassés devant la porte de la maison décrépie d'un vieil homme, où vivaient six démons et où une vieille femme criait et maudissait tout et n'importe quoi.

Son visage me poursuivait encore entre les lézardes de la maison, partageait mes gémissements alors qu'elle exécutait une danse au milieu d'une procession cérémoniale, tel un oiseau blessé. Des mains dévoraient sauvagement son coffre ouvert, arrachaient le coton de sa litière, ouvraient les armoires pendant qu'elle criait des insultes. Ma mère était fatiguée de mener cette vie entre des murs putrides, et mon père en avait assez d'attendre ce butin. Qu'aurait-elle pu cacher ? Ils avaient fouillé les moindres recoins de la maison à la recherche d'un objet de valeur, ils avaient creusé le moindre pouce de terre devant la façade, frappé sur les murs pour entendre résonner un improbable magot, si bien que la peinture écaillée s'était mise à tomber sur le sol, tout comme certains vieux portraits suspendus. Ils détruisirent les réserves de céréales et les jarres en terre cuite remplies de miel. Ils regardèrent partout,

il ne restait plus que son coffre. Ils percèrent des trous partout, elle pleurait frénétiquement tandis qu'ils foulaient aux pieds, comme des fous, ses vêtements et ses effets personnels. Ils la regardèrent. Alors, elle tira les paillettes et les décorations de l'un de ses vêtements et les jeta au-dessus d'une caisse à bijoux en bronze rouillé, dans laquelle se trouvaient quelques bagues. Elle attacha autour de mon cou un collier en or, puis me donna un bracelet qu'elle avait l'habitude de mettre à son poignet. Je l'embrassai et me mis à pleurer. Ils emportèrent leur maigre butin tout en s'excusant un peu, prenaient un air désolé en expliquant qu'ils tentaient simplement de préserver l'intérêt général et qu'ils craignaient l'avidité des cambrioleurs ! On continuerait bien sûr à s'occuper d'elle, personne ne négligerait de lui apporter ce dont elle avait besoin. Ma mère m'enverrait chaque jour lui apporter à manger, et ils lui demanderaient son avis si elle ne voulait pas les accompagner. Elle refusa et répondit à mes pleurs, lorsque je décidai de rester avec elle… Je me cachai donc derrière les volets de la fenêtre, puis je me dissimulai derrière les draps posés sur ses quelques affaires, et je me mis à chanter :

Et toi tu penses à moi, mère, gardienne du cumin,
Tandis que je suis prisonnière de la poche d'un soldat turc en route pour Istanbul…

Lorsque la chanson s'arrêta et qu'elle s'écroula sur son lit, rendant son dernier soupir, bien des mains prétendirent que les pierres de sa maison leur revenaient. Mon père continuait de livrer sa prophétie et de rêver à son trésor, sept pas derrière la fontaine en ruines :

— C'est ici que l'on doit commencer à creuser.

Lorsqu'ils ne découvrirent finalement rien, ils arasèrent jusqu'à la réserve de l'étage inférieur, et les nuages du désespoir vinrent chasser leurs derniers rêves. Ils arrachèrent les fenêtres, et même les moucharabiés, prétextant chasser les mites. La maison finit dénudée, exposée aux vents qui la traversaient de toutes parts. Et, lorsque les corbeaux infestèrent les murs dévastés, ils décidèrent de vendre la huppe[5]. C'était un mauvais présage pour ces murs délabrés, alors ils se mirent à les abattre, et ils emportèrent toute cette poussière sur laquelle couraient mes souvenirs. Ils l'emportèrent jusqu'à la mort, ou jusqu'à une nouvelle vie. Mais le visage de ma grand-mère restait gravé dans ma mémoire, et son coffre palpitait dans mon cœur, avec ses mouchoirs brodés et ses foulards de brocart, ses draps, ses bracelets d'argent, ses bagues colorées, ses jarres de khôl et ses parfums pesants, ainsi qu'un cœur sur lequel étaient gravées des légendes, des histoires et des chansons. Dans le vide de la maison, je l'observais traverser la pièce dans ma direction, entre mes doigts.

SOMBRE PRINTEMPS

par Mansoura Ezzedine

Au début, ils étaient apparus discrètement.

Des individus habillés de noir, marchant calmement, qui observaient autour d'eux comme s'ils mesuraient l'air qu'ils respiraient. Je ne leur prêtai attention que lorsqu'ils se mirent à se déplacer par groupes de cinq ou plus. Toujours aussi calmement, scrutant autour d'eux, ils arpentaient inlassablement les rues et les places de la ville.

Personne ne savait d'où ils étaient venus ni pourquoi ils circulaient de cette manière uniforme. Ils étaient exactement comme nous, la seule chose qui les différenciait était leurs vêtements, tous identiques, et cette étrange façon de se mouvoir, comme s'ils n'avaient aucun objectif, aucun but particulier.

Lorsque je croisais l'un d'entre eux dans la rue, je le saluais en souriant, poussée par la curiosité, mais il ne répondait pas, il ne m'adressait pas même un regard. Je ne savais pas qu'ils évitaient de croiser le regard des autres, jusqu'au jour où ma voisine – une femme d'une soixantaine d'années dont l'âge n'avait guère altéré la beauté, les cheveux soigneusement teints – était venue me mettre en garde contre ces « ombres », comme elle les appelait. Elle me paraissait bien zélée, presque enfantine, lorsqu'elle me rapporta les rumeurs qui couraient à leur sujet ; elle me dit que, selon certains, ils faisaient partie d'une loge maçonnique, tandis que d'autres les considéraient comme des membres d'une secte satanique ; mais l'opinion la plus répandue voulait qu'ils appartiennent à un obscur mouvement politique dont l'objectif était de contrôler le pays. Si elle n'avançait aucun argument convaincant pour étayer ses propos, elle était en revanche certaine de leur dangerosité. Mon manque de conviction ne la rassura guère.

La presse s'était mise à distiller toutes sortes d'histoires à leur propos, avant de les réfuter une par une, leur en substituant de nouvelles non moins pittoresques. Tout cela ressemblait à un jeu dont tous les participants étaient complices.

Les médias annoncèrent qu'il s'agissait d'une mascarade pour détourner l'attention des gens de la détérioration de leurs conditions de vie. La preuve

en était qu’ils n’avaient jamais défié les forces de sécurité, alors que tous savaient combien celles-ci pouvaient se montrer sévères à la moindre entrave aux règles du régime. Des journaux firent remarquer que, s’ils constituaient effectivement un groupe étrange, ils n’en étaient pas moins pacifiques et que leurs faits et gestes étaient soigneusement observés afin que l’on puisse prévenir tout changement dans leur comportement. Je riais chaque matin en suivant les préoccupations hystériques de la presse à leur propos, imaginant que ce devait être ma voisine qui procurait toutes ces explications aux journalistes.

Puis apparurent ces inscriptions sur les murs – des slogans haineux qui maudissaient tout et n’importe quoi –, écrites d’un trait noir épais, comme tracées avec du charbon, dans un style coufique[6] parfaitement maîtrisé, dont la beauté et le soin contrastaient avec la colère qui jaillissait du contenu de ces phrases. Chaque mur de la ville s’était mué en panneau rempli de paroles terribles, et plus le ton se faisait vindicatif, plus les mouvements des ombres se faisaient doux. Il émanait de leurs visages une sorte de quiétude obscure, même si leurs regards continuaient de fixer un point à l’horizon. C’était comme si elles ne nous voyaient pas. C’était nous qui les regardions, espérant qu’elles se tournent vers nous, ce qui fit d’ailleurs se multiplier les accidents de circulation, les conducteurs ayant tendance à les suivre du regard.

Au début, j’avais essayé d’attirer leur attention, lorsque je sortais de chez moi le matin pour aller travailler, ou lorsque je me promenais dans le parc voisin en compagnie de ma fille. Mais, à présent, j’essayais de toutes mes forces d’éviter de les observer et je tirais ma fille vers moi pour qu’elle fasse de même. Lorsqu’elle me demanda pourquoi j’agissais ainsi, je ne trouvai aucune réponse satisfaisante ; alors je lui dis que les ombres souffraient d’une sorte de folie très rare, qui ne se manifestait que lorsque leur regard croisait celui des autres.

Un mois plus tard, les murs semblaient ne plus suffire à exprimer leur colère contenue ; nous découvrions chaque matin, devant la porte de nos maisons, des lettres écrites en splendides caractères coufiques tracés sur du papier épais, plié en forme de rouleau et lié par un bandeau noir. Outre les slogans habituels, le texte contenait une phrase supplémentaire telle que : « La noirceur est synonyme de perfection ! », ou encore : « Le retour au style coufique signifie le retour à la splendeur ! »

Peu importe de qui il s’agissait, mais le fait que les lettres soient arrivées jusqu’à nos portes inquiétait tout le monde. À l’épicerie, dans les parcs, partout j’entendais parler des ombres : Qui étaient-elles ? Que voulaient-elles ? Étaient-ce vraiment elles qui envoyaient toutes ces lettres ? Les gens craignaient de plus en plus que les individus en noir se mettent désormais à attaquer les maisons elles-mêmes, bien que rien n’indiquât que cela fût sur le point de se produire.

Ma voisine, la dame d’une soixantaine d’années, me rendait visite chaque jour. À l’écouter, de plus en plus de monde s’habillait de noir dans les rues.

Au début, elle s’asseyait en s’agitant, les bras repliés sur la poitrine, puis ses yeux commençaient à briller dès qu’elle se mettait à parler de ces étranges personnages ; elle chassait de son front l’une de ses tresses teintes, laissant apparaître ses rides, avant d’affirmer que leur prochaine étape était de pénétrer jusque dans nos chambres, dans nos propres lits. Je faillis éclater de rire en imaginant que ce pouvait être à cette fin qu’ils se donnaient tant de peine, mais je fis semblant de l’écouter avec attention. Elle parlait d’eux comme s’ils étaient le mal absolu ; pour se justifier, elle prétendait que leurs lettres n’annonçaient ni objectif bien défini ni exigences claires ; ils se contentaient de se plaindre et d’écrire d’obscures fadaises en caractères coufiques, emplissant la ville de leurs costumes noir de noir.

Tandis que le printemps avançait, les gens se montraient de moins en moins préoccupés par ces ombres. Pourtant, leur nombre augmentait sans cesse. Les hommes en noir continuaient de circuler silencieusement, de manière presque rituelle, leurs lettres continuaient de nous parvenir, et leurs slogans recouvraient toujours les murs de la ville. C’était comme si nous voulions les oublier un peu, ou comme si nous nous étions habitués à eux à force de les voir, comme s’ils n’étaient qu’un détail parmi d’autres de notre vie quotidienne, un peu comme les vendeurs de journaux installés au coin de la rue, comme les mendiants omniprésents, comme les arbres plantés dans les rues de la ville et dans ses parcs. Seule ma voisine continuait à s’intéresser à eux et à me donner des maux de tête en me confiant les scénarios qu’elle avait échafaudés à leur propos.

Notre ville est complètement différente au printemps, d’innombrables arbres ornent les avenues, les rues et les places, et, lorsque cette saison arrive, ils flamboient de toutes les nuances de couleur, du vert clair pour les feuilles, aux rouge, rose et mauve pour les fleurs. Les parcs et les jardins publics accueillent eux aussi la nature en silence ; c’est un véritable festival de couleurs, comme si elles pouvaient rivaliser avec la noirceur qui semblait avoir conquis désormais tout le paysage, comme si elles pouvaient libérer la ville de ses ténèbres.

Mais, comme dans les films d’horreur, le danger survient au moment où les héros pensent l’avoir écarté. La sérénité que le printemps avait apportée disparut avec les premiers mails qui nous parvinrent à un rythme effarant ; des messages qui effrayèrent encore plus la population que les fois précédentes, poussant même ma vieille voisine aux traits juvéniles à s’incruster encore plus longtemps chez moi pour me confier ses craintes et ses hypothèses.

Durant un mois, nous reçûmes toujours le même message, immuable, exigeant que nous restions chez nous le premier mercredi du mois suivant et que nous dressions des étendards noirs sur nos balcons ; si nous devions sortir ce jour-là, nous devions le faire vêtus de noir. « Reste chez toi, ou alors rejoins-nous sur les places publiques, vêtu de noir, muni d’un étendard noir. Dis à tes amis et à tes proches de ne pas se rendre au travail et de nous

rejoindre eux aussi. Tout doit changer et, pour cela, tu dois nous aider. Il faut revenir aux origines, à la couleur noire, au style coufique… Il n’y a pas d’autre solution que le chaos. » Le plus impressionnant était que le message reproduisait une lettre elle aussi écrite en caractères coufiques, noirs comme le charbon.

Ces messages se multipliant, les autorités et les ombres vêtues de noir finirent par s’affronter ; les militaires et les officiers furent de plus en plus visibles, ils emprisonnèrent beaucoup d’ombres, ils les pourchassaient sans pitié. Malgré cela, elles étaient de plus en plus nombreuses, leurs cortèges semblaient infinis, c’était comme si elles sortaient du néant. On nous mit sévèrement en garde contre la tentation de rejoindre leurs rangs, on émit des décrets plutôt comiques interdisant quiconque de s’habiller en noir, d’écrire en caractères coufiques ; de nombreux calligraphes furent même arrêtés pour subir un interrogatoire.

Du coup, de nombreuses personnes ressentirent une certaine empathie pour les ombres ; même la vieille voisine cessa de se montrer hostile à leur égard. Ce qui se passait lui procurait une raison supplémentaire de squatter chez moi de façon quasi permanente, afin de m’expliquer pourquoi elle avait changé d’avis. Elle me confia avoir beaucoup lu ces derniers temps : elle savait que l’étendard noir symbolisait le califat abbasside, que l’écriture coufique était l’une des plus célèbres calligraphies arabes, qu’elle était utilisée à l’origine pour écrire le Livre saint ; cela signifiait donc que les ombres nous encourageaient à revenir aux principes de notre civilisation.

Le lendemain, elle vint me dire que l’étendard noir était également le symbole des anarchistes et qu’elle hésitait encore.

La presse se mit à surnommer le jour mentionné par les ombres « le jour de grève », nous exhortant tous à nous rendre au travail ce jour-là habillés de couleurs vives et à déambuler librement dans les rues pour mettre un terme aux ingérences de ces individus. Des reportages illustrés annonçaient qu’il s’agissait d’agents à la solde de pays étrangers, sans mentionner lesquels, tandis qu’on vit apparaître sur les places publiques et dans les rues des tas de pots de fleurs et de plantes verdoyantes, comme si l’on organisait une sorte de festival dans la ville.

Quand vint le jour en question, celui de la grève organisée par les ombres, une terrible tempête se leva, comme si la nature avait décidé de les soutenir, forçant les gens à rester chez eux. Je me sentis pourtant obligée de me rendre au travail, par peur des menaces proférées par mon patron, mais aussi à cause d’articles parus dans la presse, qui promettaient de sérieuses punitions à l’encontre de ceux qui obéiraient à ces « vandales », comme ils les nommaient. Néanmoins, je n’étais pas complètement impressionnée puisque je décidai de sortir vêtue de noir, pour manifester mon soutien passif aux ombres.

Je me réveillai donc comme d’habitude. Je rassemblai mes affaires à la hâte et les plaçai dans ma mallette. J’aidai ma fille à préparer son cartable plein de

cahiers et de livres. Je descendis rapidement les escaliers en portant son sac tandis qu'elle me suivait calmement en marmonnant une chanson anglaise qu'elle venait d'apprendre à l'école. Nous arrivions toujours en retard à l'école, mais, ce jour-là, cela ne m'importait guère. Je savais bien que, de toute façon, je n'aurais pas dû sortir de chez moi. Je me remémorai les paroles de mon directeur, qui avait assuré que nous devions absolument venir travailler. Il nous avait confié laconiquement qu'il s'agissait d'une consigne venue de la hiérarchie et qu'il n'y pouvait rien, puis il s'en était allé sans même nous donner l'occasion de réagir.

En réalité, je ne voulais pas m'absenter du travail par solidarité avec les ombres. Je n'étais pas contre elles, mais pas non plus pour elles. En fait, je ne savais absolument rien d'elles et de leurs motivations ; et puis je ne croyais pas en l'utilité de faire la grève, et je ne savais pas non plus à quoi nous mènerait toute cette histoire. J'avais peur du chaos supposé qui pourrait tout anéantir. Les ombres avaient exigé que nous ne sortions point ; en même temps, elles avaient annoncé qu'elles seraient présentes sur les places publiques, vêtues de noir. Dieu seul savait comment tout cela allait finir. Je songeai longtemps à épargner la fatigue de ce jour à ma fille, mais les menaces du directeur de l'école m'en empêchèrent. Ma fille elle-même, bien qu'elle n'ait que sept ans, exultait à l'idée de sortir. Elle interrompit soudain sa chanson en anglais pour me demander, les yeux pleins de curiosité :

— Ça veut dire quoi une grève, maman ?

Je fus étonnée qu'elle fût au courant, alors que je n'avais jamais prononcé ce mot devant elle. Je répondis :

— Ça veut dire que les gens restent chez eux et ne vont pas au travail.

— Ah bon ? Et l'écriture coufique, c'est quoi ?

— C'est une vieille façon d'écrire la langue arabe.

Je pus déceler un air interrogateur dans son regard, puis elle se mit à rire tandis qu'elle essayait de me suivre jusqu'à notre voiture garée devant la maison. À ma grande surprise, les rues étaient pratiquement vides, comme si tous les habitants de la ville l'avaient soudain abandonnée. La tempête de sable donnait au ciel une couleur jaune clair, bien que ce fût encore le matin ; l'odeur de poussière dominait tout. Les quelques passants présents dans les rues et le long des avenues étaient tous vêtus de noir, comme moi. J'emmenai ma fille à l'école, mais la surveillante me demanda de la garder avec moi, car elle était la seule à être venue, et l'on ne pouvait pas ouvrir l'établissement pour un seul enfant. Je lui rappelai alors que c'était un jour d'école comme les autres, que l'on n'était pas encore en vacances et que, de toute façon, elle ne pouvait pas fermer l'école. La surveillante accepta ma fille à contrecœur, tandis que la petite, gênée par mon comportement, me lançait un regard réprobateur.

J'arrivai ensuite au travail, constatant avec surprise que la plupart de mes collègues n'étaient pas venus. Ceux qui étaient présents étaient, comme moi, vêtus de noir, le directeur lui-même était entièrement habillé en noir. Il parut

quelque peu gêné lorsque je le regardai d'un air étonné, il évita même de nous adresser la parole durant la journée. Il se mit simplement à déambuler entre les bureaux en tendant l'oreille au bruit que faisait le vent à l'extérieur. Aucun d'entre nous n'osa dire la moindre chose à propos des ombres, nous nous contentâmes de nous occuper de notre tâche, et nous n'échangeâmes que quelques mots furtifs à propos de la tempête de sable et du mauvais temps soudain.

Les jours suivants, la presse et les chaînes de télévision insistèrent sur l'échec cuisant des ombres, assurant que ceux qui étaient descendus dans la rue l'avaient fait pour échapper à la tempête de sable, mais certainement pas pour répondre à l'appel des « vandales ».

On annonça aussi un grand festival des fleurs de printemps dans les parcs et les jardins publics. J'y emmenai donc ma fille. Je marchai avec elle dans les rues jusqu'au parc le plus proche. Nous ne croisâmes personne sur le chemin, mais le parc était rempli de gens, tous vêtus de noir. Nous déambulâmes lentement entre les vendeurs de plantes et de bouquets de fleurs. Je pris de nombreuses photos de ma fille à côté des fleurs qu'elle aimait. J'achetai quelques variétés de tamarin, tandis qu'elle-même choisit des gardénias. Nous quittâmes rapidement le parc tandis que j'évitais de croiser le regard des ombres.

Personne n'admit que la ville était désormais tout entière vêtue de noir, quoi qu'en disaient les présentateurs des informations, qui triomphaient en annonçant l'échec des « vandales », et les militaires, qui avaient pris l'habitude de les pourchasser.

Chacun se mit à porter du noir, à marcher avec le regard fixe comme s'il mesurait l'air devant lui. En revanche, les courriers et les slogans en lettres coufiques sur les murs de la ville ne sont plus que de vagues souvenirs, comme s'ils appartenaient à une époque révolue.

LA PEUR DU NOIR

par Raouf Moussad-Basta

Elle avait peur de l'obscurité. Elle en avait peur depuis qu'elle était toute petite.

« Maintenant, pensa Widad, je vais rester assise, comme une ombre dans l'obscurité. »

Elle se leva et aperçut les premières marches. Du bout du pied droit sans chaussette, elle toucha l'extrémité pierreuse et humide de l'escalier. Elle posa le pied et se sentit légère : « J'ai l'impression de voler, comme si mon corps était sans poids. Non, en fait, c'est comme si je n'avais plus de corps. Oh mon Dieu ! »

Elle entendit des voix toutes proches et recula précipitamment. « Je pensais être seule, je croyais qu'il n'y avait personne, que je n'entendrais personne ici. »

Sa voix ne résonnait pas comme d'habitude. « C'est comme si j'étais enrhumée, comme si je reniflais. » Elle s'écouta, elle avait l'impression que ce n'était pas elle en train de parler. « C'est étrange, murmura-t-elle pour elle-même. Tout est bizarre aujourd'hui, et c'est comme ça depuis ce matin. » Une faible lueur tremblant comme dans une danse attira son attention. Peut-être était-ce une bougie qu'elle voyait au loin ? Non, ce n'était pas si loin que ça. Elle se parla encore, intérieurement cette fois-ci : « Que Dieu me vienne en aide ! »

Elle se dirigea vers l'endroit d'où provenaient la lumière et les bruits. Une fois près du but, elle reconnut la voix de sa mère. Du moins en eut-elle l'impression.

— Maman ?

Elle répéta avec une joie subite qui la ramena à l'enfance :

— Maman ? Maman ?

Elle cria pour réentendre sa voix, une voix qui lui parut soudain inhabituelle.

Sa mère l'appela, comme si elle voulait s'assurer que c'était bien elle :

— Widad ? Oh, ma petite chérie, tu es venue ?

Puis, avec emphase :

— Merci mon Dieu. Bienvenue ma chérie.

Viens, viens par ici ! Attends que je t'éclaire le chemin.

Cette fois, elle était sûre qu'il s'agissait de la voix de sa mère.

Widad se précipita. Celle-ci avait posé une main en visière et tenait une bougie dans l'autre. Elles s'observèrent avec prudence. Leurs voix leur parurent différentes, malgré leur intimité, comme si ce n'étaient pas vraiment les leurs. « Comme si nous étions envoûtées, ou alors enrhumées », pensa Widad. Elles s'étreignirent. La mère caressa le dos de sa fille et répéta :

— Merci mon Dieu, et bienvenue à la maison, ma fille. Allez, viens !

Elle entraîna sa fille à l'intérieur. Widad avait l'impression d'être à l'entrée d'une cave, sauf que celle-ci était éclairée. Elle distingua un groupe de femmes assises sur une natte, appuyées sur quelques coussins adossés au mur. Sa mère lui dit :

— Ce sont mes voisines et quelques amies. Apparemment, c'est le jour des visites aujourd'hui.

Puis, elle s'adressa au groupe de femmes :

— C'est ma fille, Widad. Notre fille.

Les femmes lui souhaitèrent la bienvenue et lui firent une place, mais sa mère la tira vers elle pour l'asseoir à ses côtés tout en l'embrassant. Elle rit et dit dans le vide, comme pour s'excuser :

— Elle m'a tellement manqué. Cela fait longtemps, depuis que…

Elle ne termina pas sa phrase. Une larme lui échappa, tandis qu'elle sentait près d'elle le corps de Widad, qui lui était familier mais qui lui paraissait en même temps étranger. Widad se colla à elle tout en murmurant :

— Dieu merci, je t'ai retrouvée, maman. Tu sais combien je n'aime pas l'obscurité.

Elle n'avait pas dit qu'elle avait peur du noir, mais qu'elle ne l'aimait guère.

Elle ne remarqua pas le moment où les femmes s'en allèrent ; elle était maintenant collée contre sa mère. Elle leva le regard vers son visage, comme si elle voulait en contempler les rides, comme lorsqu'elle était enfant. Elle avait l'impression qu'il était dissimulé sous un voile de nuages. C'était le visage de sa mère, mais pas celui auquel elle était habituée. Peut-être que la mère devina ce qui se passait dans la tête de la fille – de sa fille –, alors elle voulut la rassurer :

— Quand on arrive ici, on change, on a l'impression que c'est comme si on n'existait pas. Mais en réalité on change simplement d'apparence. Et puis, avec le temps, on s'habitue et on oublie toutes ces choses qui n'ont pas d'importance, mais jamais on n'oublie ses proches.

Pour la première fois de la journée, Widad se sentit rassurée, elle soupira d'aise, puis demanda à sa mère :

— Où est papa ? Pourquoi il n'est pas ici avec toi ?

La mère répondit :

— Il y a un match aujourd'hui, tu sais bien qu'il aime le football, alors il est

allé regarder la télévision chez le gardien, Metwalli, celui qui s'occupe de nous. Il habite tout près d'ici.

Elle voulait encore poser un tas de questions à sa mère. En fait, elle ne s'était pas préparée à la retrouver aujourd'hui, elle n'y avait même pas pensé. Cela faisait bien quelques jours qu'elle se disait qu'elle n'avait pas rendu visite à ses parents depuis longtemps – elle était tellement absorbée par le quotidien. Pour se rassurer, elle avait aussitôt balayé la question, le cœur légèrement angoissé. Tandis qu'elle traversait la grande rue qui menait à son travail, tout près de chez elle, qu'elle passait entre le flot de voitures, elle se dit :

« Bon, bientôt, dès que possible. Vous avez raison, je passerai dès que possible ! »

Avant-hier, elle avait fait les courses : des légumes, un morceau de viande chez le boucher – un ami de la famille –, et aussi un sac de chips pour les enfants, histoire de leur changer les idées. Soudain, alors qu'elle traversait la rue, comme toujours embouteillée, elle eut une étrange sensation, comme une douleur subite. Comme si une main de fer, terriblement puissante, la soulevait de l'asphalte avant de la laisser retomber. Durant ce bref instant, elle eut l'impression que sa robe longue et ample décollait de son corps et que le vent venait rabattre contre ses cuisses dénudées. Cela ne l'empêcha guère de dormir : une fois redescendue sur l'asphalte, elle ne sentait plus qu'un fort tremblement dans la tête.

Au réveil, elle ne savait plus où elle était, ni quel jour on était, mais elle était dans le noir. Une obscurité totale, qui l'entourait de toutes parts. C'est pourquoi elle fut si heureuse de revoir sa mère, une joie qui lui faisait retrouver cette sensation perdue de sécurité. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas entendu la voix de sa mère, qu'elles ne s'étaient pas parlé, alors elles discutèrent longuement.

La femme qui s'appelait Sayyida dit à son mari, Metwalli *al-Tourabi* – Metwalli le fossoyeur –, le gardien du cimetière :

— Fais attention aux nouveaux venus. La fille qu'ils ont amenée aujourd'hui est assez angoissée. On dirait qu'elle a peur du noir.

Metwalli, celui qu'on préférait appeler le gardien plutôt que le fossoyeur, était en train de remplir son narguilé en prévision du match de football. Il répondit à son épouse :

— Ne te tracasse pas, tout est prêt. Va donc mettre une bougie près de l'escalier pour éclairer le passage.

Il savait bien que son épouse, Sayyida, avait peur de l'obscurité, elle aussi, de même que des tombes et des morts. Mais Metwalli vivait ici, c'était sa demeure, il n'avait pas d'autre adresse. Il aimait taquiner sa femme et la mettre en colère. D'habitude, c'était lui qui allait déposer la bougie pour éclairer le passage des nouveaux venus, pour les morts qui passaient leur première nuit dans le cimetière. Il l'achetait avec les quelques pièces que lui

laissait la famille du défunt. Il disait avec foi, sincérité, conviction même, qu’il connaissait leurs besoins et leurs craintes, en particulier la crainte de l’obscurité et de l’isolement du tombeau.

Mais aujourd’hui, il y avait un match, et il ne comptait pas décoller de la télévision, et encore moins lâcher son tambourin avant la fin de la rencontre. Alors sa femme marmonna ce dont elle se souvenait du verset coranique à propos de l’éternité :

— Dis : Il n’y a qu’un seul Dieu, Il n’a jamais engendré et n’a pas été Lui-même engendré, et Il n’a aucun associé.

Metwalli ne répondit pas, il ne se soucia même pas de savoir ce qui passait par la tête de sa femme. Il dit doucement :

— Que Dieu soit bon envers eux comme envers nous !

Il voulait dire par là : envers les morts qu’il surveillait, dans ces vastes et récents cimetières qui longent la route du Fayoum.

Il dit à son épouse, avec qui il vivait au milieu de ces nouvelles tombes, sur la route qui part du Caire et traverse le désert :

— Sayyida, c’est vrai qu’on éclaire l’endroit quelques jours pour qu’ils s’habituent au désert et qu’ils s’habituent les uns aux autres. Comme si cela ne suffisait pas qu’ils se retrouvent au milieu des dunes de sable, il est difficile de leur rendre visite si on n’a pas de voiture. Ainsi, ils se tiennent compagnie et nous tiennent compagnie, au pied de cette falaise. Oui, on se tient tous compagnie.

Il termina sa phrase tout en montant le son de la télévision, laissant entendre la voix du commentateur présent dans le stade et le brouhaha habituel des supporters :

— Je leur laisse la télévision allumée, et je monte le son bien fort pour qu’ils n’aient pas peur du désert et de l’obscurité.

RIS, RIS À LA FACE DU MONDE !

par Eman Mohamed Abd El Rahim

Ils étaient assis tous les trois et regardaient la chaîne Al Jazeera. Les événements s'y succédaient. Personne ne croyait à ce qui était en train de se passer. Le père rappela à Chadi que c'était l'heure de prendre ses médicaments. Chadi se rendit dans son bureau et sortit le tube de comprimés du tiroir. Fadwa se faufila discrètement derrière lui, se cachant derrière les rideaux de la fenêtre. Elle s'assura qu'il avait pris les comprimés et qu'il les avait bien avalés avec de l'eau. Puis elle retourna sur le canapé, devant la télévision, avant que Chadi ne réapparaisse.

Chadi s'assit à côté d'elle. Le père se leva pour aller préparer le dîner. Fadwa parlait à son frère avec enthousiasme. Elle se demandait pourquoi, au troisième jour du soulèvement, le raïs[7] n'avait toujours pas fait la moindre apparition. Chadi se mordit les lèvres, comme s'il réfléchissait intensément, puis il secoua la tête avec l'assurance de celui qui sait et répondit que le président allait bientôt apparaître, qu'il s'occupait tout simplement de régler certaines affaires – que Chadi connaissait parfaitement. Sa sœur l'observa longuement avant de regarder la télévision à nouveau.

Le père appela Fadwa pour qu'elle l'aide à dresser la table. Elle se précipita vers lui, sachant qu'il n'avait besoin d'elle que pour faire diversion et lui permettre de glisser secrètement une pilule de plus dans le repas de son fils.

Après le dîner, ils se rassirent devant la télévision. La chaîne annonçait dans le bas de l'écran un flash d'information : le président allait bientôt prendre la parole. Chadi se leva brusquement et s'emballa, répétant à plusieurs reprises : « Ne vous lavais-je pas dit ? »

Ni son père ni Fadwa ne savaient que Chadi était seul à connaître l'endroit où se trouvait le président jusqu'à maintenant : durant ces trois derniers jours, celui-ci avait été en réunion avec les proches de Rim, l'ancienne petite amie de Chadi, essayant de les convaincre, de faire en sorte que les choses redeviennent comme avant et de l'aider à ramener le peuple dans le giron présidentiel.

Lorsque le raïs prononça son discours, il donna l'impression de ne pas

comprendre ce qui était en train de se dérouler. Chadi eut alors la confirmation que l'entourage de Rim avait pratiquement réussi son coup, voire qu'il l'avait réussi. Après avoir écouté le discours, Chadi dit à son père et à sa sœur, sur le ton de celui qui est dans le secret, que tout allait redevenir comme avant d'ici à deux jours tout au plus.

Après les échauffourées qui suivirent le discours présidentiel, le père décida que sa fille ne se rendrait pas à son travail le lendemain. Elle s'y opposa, elle se disputa même violemment avec son père, tentant de le convaincre que son travail était plus qu'un simple job, qu'elle se devait de délivrer un message. Chadi, qui s'était endormi entre-temps, se réveilla en entendant les éclats de voix. Il connaissait la raison de leur dispute, et il cria sur sa sœur, de façon hystérique, la couvrant d'insultes et de menaces :

— Espèce de traînée, il n'est pas question que tu descendes, sinon je te jure que tu passeras un mauvais quart d'heure !

Fadwa regardait son père, qui se tenait immobile, silencieux, puis elle leur annonça qu'elle irait malgré tout. Son frère exigea qu'elle lui donne son sac à main. Elle s'exécuta puis leur dit qu'elle allait se coucher.

Allongée sur son lit, Fadwa pleurait amèrement. Elle pouvait sortir malgré leur opposition, mais elle ne le ferait pas. Non parce que Chadi l'intimidait, mais parce qu'elle s'inquiétait pour lui. Elle pensait que, par le biais de son métier d'animatrice à la BBC, elle pouvait délivrer un message révolutionnaire important. Pas moins important que l'action des manifestants de la place Tahrir. Elle estimait qu'elle transmettait leur voix au monde entier, qu'elle diffusait la vérité. Elle aurait tellement voulu être parmi les manifestants, mais elle n'irait pas. Elle avait peur, non pas de mourir durant les manifestations, mais plutôt de l'appréhension, de l'angoisse que ressentiraient son père et son frère pour elle.

Le lendemain du fameux « vendredi de la colère[8] », Fadwa et Chadi étaient sur le balcon. Ils écoutaient le bruit des bagarres dans la rue, mêlé aux coups de feu et aux cris des femmes. Chadi s'effraya, il tira sa sœur par le bras pour l'attirer à l'intérieur. Fadwa pleurait, elle évitait de regarder son frère dans les yeux. Leurs regards se croisèrent pourtant, et elle put déceler cette peur qu'elle craignait justement d'y lire. Elle ne pardonnerait pas. C'est ce qu'elle décida à ce moment précis : elle ne pardonnerait pas au raïs et à son régime d'être à l'origine de cette crainte lue dans les yeux de son frère, même si le peuple et les familles des martyrs lui pardonnaient le sang versé. Elle pleurait non parce qu'elle avait peur de cette situation chaotique ou de la montée de l'insécurité : elle savait, depuis le discours de la veille, que le raïs laisserait au peuple le choix entre la paix avec lui ou le désordre sans lui. Elle pleurait parce qu'elle avait peur pour Chadi.

Quelqu'un vint frapper à la porte de l'appartement. Le père se précipita pour ouvrir. Karim, le fils des voisins, venait lui demander de descendre pour protéger l'immeuble des exactions des *baltagui*[9].

Le père referma la porte et alla se changer, mais son fils l'empêcha de

descendre en disant qu'il irait à sa place. Le père céda, ce n'était pas le moment de l'affronter. Chadi sortit après s'être emparé d'un simple bâton. Fadwa aurait voulu le suivre, car elle ne savait pas à quelle crise de violence il allait s'exposer une fois seul en bas de l'immeuble. Chadi savait ce qui se passait dans la tête de sa sœur, alors il ferma la porte à clé derrière lui. Il remontait toutes les demi-heures, demandant qu'elle lui prépare une tasse de thé, puis il redescendait.

Lorsqu'elle entendit l'appel à la prière de l'aube, Fadwa alla prendre des nouvelles de son père, qui s'était endormi assis sur le canapé du salon. Elle le réveilla pour qu'il prie et lui conseilla ensuite de retourner dormir. Elle lui promit de ne pas fermer l'œil tant que Chadi ne serait pas remonté.

À neuf heures du matin, Chadi décida qu'il ne redescendrait pas. Il raconta à Fadwa les terribles événements de la nuit. Il lui dit que l'entourage de Rim avait aidé le raïs à terroriser la foule avec le soutien des démons et des esprits. Il ajouta qu'il avait vu, de ses propres yeux, deux démons jaunâtres dans une ambulance. Fadwa remarqua qu'il tremblait beaucoup en racontant son histoire. Elle tenta de le calmer et lui conseilla d'aller au lit.

Fadwa regardait la télévision depuis une heure environ pendant que Chadi se reposait. Elle se rendit dans sa chambre et s'assura dans la pénombre qu'il s'était bien endormi. Elle ne voyait pas ses yeux, mais elle entendait le rythme de sa respiration, du moins l'imaginait-elle. Elle sortit de la chambre, s'habilla, trouva son sac dans le garde-manger, ouvrit la porte de l'appartement et descendit tout doucement pour se rendre à son travail.

Chadi ne dormait pas : il était dans son lit, tremblant. Il avait terriblement peur et il pleurait. Il avait perçu les moindres gestes de Fadwa et avait compris qu'elle était décidée à sortir, mais il était incapable de bouger pour l'en empêcher. La peur le paralysait.

Deux jours plus tard, la jeune femme revint à la maison. C'était mardi midi. Son père l'accueillit sans lui faire de reproches. Il était désespéré car son fils allait très mal et avait perdu le sommeil. Elle essaya de dissimuler son trouble, puis elle dit à son père qu'il était nécessaire d'emmener Chadi chez le docteur dès le lendemain et à son insu. Elle lui conseilla de feindre d'être malade – elle serait déjà au travail – et de proposer à Chadi de l'accompagner chez le cardiologue.

Fadwa alla trouver Chadi dans son bureau. Il était assis, les yeux écarquillés, le Coran entre les mains, il lisait à voix haute, répétant les mêmes versets, comme un cheikh en train de chasser les djinns. Il tremblait, ses lèvres étaient bleues, ses muscles du côté gauche tressaillaient nerveusement, sans qu'il ne pût rien y faire. Elle l'embrassa, il se releva, n'en revenant pas de la voir encore en vie. Il lui demanda des nouvelles des autres otages. Elle répondit qu'ils allaient bien, que tout irait bien, avec l'aide de Dieu.

Fadwa ignorait que les derniers événements avaient rappelé à Chadi les terribles faits qu'il avait vécus deux ans plus tôt. Il était assis au crépuscule, en compagnie de Rim, sur l'un des bancs de pierre de l'université. Soudain

tous les étudiants s'étaient enfuis, apeurés. Ils couraient, criaient, mais Chadi et Rim étaient restés assis, sans comprendre ce qui se passait. L'université avait été désertée en quelques minutes. Rim avait eu peur, Chadi l'avait rassurée et s'était levé pour examiner les environs avec précaution. C'est alors qu'il avait vu un reflet jaunâtre, au contour imprécis, passer rapidement devant lui, puis se cacher derrière les troncs des grands arbres en poussant un sifflement. Tantôt la créature s'approchait de Chadi, tantôt elle s'en éloignait. Le garçon avait compris que c'était un démon. Il avait rejoint Rim et l'avait enlacée, il avait fermé les yeux et s'était mis à répéter les versets coraniques qu'il connaissait par cœur, attendant que Dieu lui vienne en aide.

C'est alors que le raïs avait envoyé un bataillon de la garde présidentielle à leur secours. Le lendemain, la presse parla de l'événement, sans dire que la garde avait pris le démon en chasse, mais qu'elle avait dû faire fuir un animal sauvage échappé du zoo qui s'en était pris à des étudiants sur le campus.

Depuis ce jour, Rim changea d'attitude envers Chadi, et leurs relations se détériorèrent. Chadi la suivait en secret pour comprendre ce qui se passait, jusqu'à ce qu'il découvrît la vérité. La famille de Rim était une famille de magiciens et vouait un culte à Satan. Celui-ci convoitait la belle Rim. C'est pourquoi ses proches lui obéissaient aveuglément et faisaient tout pour séparer Rim et Chadi. Rim céda facilement, car elle vivait dans leur repaire. Elle tomba sous leur emprise.

Chadi apprit aussi que le raïs n'était pas intervenu par simple bonté. Il avait eu peur que Chadi ne tombât sur Satan et le brûlât. Or le raïs s'appuyait sur la famille de Rim pour diriger le pays. Il ne pouvait ni gouverner ni contenir son peuple sans l'aide de Satan. Lorsque Chadi découvrit tout cela, il tenta de les dénoncer tous. En représailles, le raïs avait lâché sur lui l'un de ses chiens de la sûreté de l'État, pour qu'il le violât dans les toilettes de l'université. La famille de Rim menaçait de violer sa sœur et de brûler son père. Ce n'est qu'à ce moment que Chadi renonça, qu'il décida d'oublier Rim à tout jamais.

La nuit du mercredi, le raïs prononça son deuxième discours. Chadi dit à sa famille qu'il ne fallait pas le croire, qu'il ne fallait pas avoir pitié de lui. Il demanda à Fadwa d'appeler ses amis de la place Tahrir pour les exhorter à rentrer chez eux. Chadi était persuadé que le président allait rassembler le plus de gens possible pour les sacrifier à Satan – il avait déjà à sa disposition un grand nombre d'otages. Il fallait qu'ils restent tous chez eux, en attendant que Chadi trouve le moyen de les sauver. Fadwa l'écoutait gentiment, tout en remarquant les larmes qui coulaient sur les joues de son père.

Le lendemain matin, Chadi n'avait encore pas dormi ; comme les jours précédents, il pleurait sans cesse, suppliant Fadwa de ne pas quitter la maison. Il se jetait à ses pieds pour les baiser. Fadwa s'assit dans l'un des fauteuils du salon et lui dit qu'elle ne descendrait pas, comme il le lui demandait. Mais, quand il se rendit dans la salle de bains, elle en profita pour sortir rapidement et fermer la porte à clé derrière elle.

Cet après-midi-là eut lieu l'épisode des chameaux[10]. Fadwa suivait les événements depuis son travail, des appels au secours par téléphone lui parvenaient depuis la place. Elle courait dans tous les sens et pleurait tant qu'elle ne se rendait plus compte que des larmes coulaient sur ses joues.

À la tombée de la nuit, son père la joignit sur son téléphone mobile. Il sanglotait plus qu'il ne parlait. Elle rassembla ses esprits et lui dit :

— Tu as vu ces fils de chien, ce qu'ils ont fait ? Quelle bande de mécréants ! Mais ce n'est rien papa, le sang de tous ces gens n'aura pas coulé en vain.

À l'autre bout du fil, la voix de son père lui parvenait de manière saccadée. Il lui dit qu'il pleurait à cause de Chadi. Son fils lui avait échappé lorsqu'il avait essayé de l'emmener voir le docteur, en suivant le plan qu'ils avaient élaboré. Cette fois Chadi avait disparu pour de bon, et il n'avait sur lui ni carte d'identité, ni téléphone mobile, ni même une pièce de monnaie. Son père avait besoin d'aide, il ne savait pas quoi faire. Fadwa prit son sac et sortit de l'immeuble Maspero[11] en quatrième vitesse, sans même demander l'autorisation de quitter son travail. Elle prit sa voiture et circula dans les rues de la ville, à la recherche de Chadi, appelant de temps en temps son père, qui était lui aussi parti à sa recherche.

Elle arpentait les rues, le quartier d'Aïn Chams, où habitait Rim, son ex-petite amie. À deux heures du matin, elle gara sa voiture dans la rue Ramsès. Une amie l'appela pour lui dire qu'il y avait des morts partout, des échauffourées et des francs-tireurs. Fadwa se rendit aux abords de la station de Ghamra et s'assit sur le trottoir. La rue était sombre et complètement déserte. Elle se frappa le visage à plusieurs reprises. Elle hurlait, ses larmes se mêlaient à sa morve. Son téléphone sonna de nouveau. C'était son père qui lui demandait de revenir à la maison, il avait retrouvé Chadi, ils étaient sur le chemin de l'hôpital.

Lorsque son père arriva à la maison, Fadwa apprit que l'armée l'avait appelé pour lui demander s'il connaissait quelqu'un du nom de Chadi, puis on lui avait demandé de venir le chercher immédiatement à l'aéroport. À son arrivée, il avait trouvé Chadi pieds nus, les habits déchirés, couvert de blessures. Il sut par l'officier qu'il avait été battu par les gens du quartier du Sheraton, qui l'avaient pris pour un drogué, et que les militaires l'avaient sauvé par miracle. Ils comprirent plus tard qu'il n'avait pas toutes ses facultés mentales et avaient fini par apprendre son nom et un numéro de téléphone à appeler.

Le père avait aidé Chadi épuisé à monter en voiture et l'avait allongé sur la banquette arrière. L'officier l'avait sermonné : « Hagg[12], ce n'est vraiment pas bien de laisser quelqu'un, dans cet état, sortir seul par les temps qui courent. » Le père avait laissé échapper une larme, et il emmena Chadi à l'hôpital.

Ni Fadwa ni son père n'avaient su que Chadi était sorti le matin pour aller sauver sa sœur, qui avait été capturée avec d'autres otages alors qu'elle se

rendait à son travail. Tous avaient été rassemblés à la mosquée al-Fath. Les hommes du raïs les déplaçaient de mosquée en mosquée afin que Chadi ne puisse pas les sauver de leurs griffes et ils avaient fini par les laisser dans un lieu de prière situé à côté du Sheraton. Au moment de la prière du soir, Chadi était parvenu à pénétrer dans l'édifice, par ruse, avant que les otages ne soient évacués de nouveau. Ces derniers imploraient Dieu pour qu'il leur vienne en aide. Chadi interrompit leur prière et les fit tous sortir, quelques-uns le frappèrent, mais il ne s'en soucia guère, après tout il faisait cela pour leur bien. Lorsque Chadi se fut assuré qu'ils étaient tous dehors, sains et saufs, il sortit de la mosquée lui aussi, mais ces fils de chiens de la sûreté de l'État l'attendaient et le rouèrent de coups, avant de le remettre aux mains des gardes du président, qui lui firent passer un autre sale quart d'heure. Lorsque Rim apprit, par l'intermédiaire de ses parents, ce qui lui était arrivé, elle demanda à Satan de retenir ses hommes et lui ordonna de partir. Satan lui obéit et demanda au raïs de libérer Chadi. Alors le président ordonna à sa garde d'appeler le père pour qu'il vienne chercher son fils.

Une semaine plus tard, le jeudi[13], Fadwa apprit officieusement, par le biais de son travail, que le président allait démissionner. Elle acheva rapidement ce qu'elle avait à faire et décida de retourner à la maison pour écouter le discours avec son père, afin de savourer ce moment avec lui. À dix heures moins vingt, elle téléchargeait les chansons patriotiques les plus célèbres sur son ordinateur. Elle avait déjà branché les baffles, car elle avait décidé de fêter cela dignement jusqu'à l'aube.

Après le discours officiel, Fadwa tenta de se relever, sans y parvenir. Elle voulut demander de l'aide à son père, mais se rétracta en le voyant. Il valait mieux le laisser tranquille. Quelques minutes plus tard, elle réessaya de se lever, en vain. Elle pleura en silence, et s'endormit dans cette position, assise dans le fauteuil. Son père la réveilla et l'emmena jusqu'à sa chambre. Elle voulut savoir quelle heure il était, mais n'eut pas la force de regarder sa montre, et se concentra sur le fait qu'elle était en train de marcher avec son père.

Le lendemain, elle regarda sur son ordinateur une vidéo où était raconté chaque épisode de la révolution depuis son déclenchement. Elle en fut bouleversée et se mit à pleurer. Elle pria : « Seigneur, nous avons fait ce que nous devions faire, maintenant c'est à Ton tour. » Son père était assis dans le salon et regardait la télévision, lorsqu'elle entendit des gens, ainsi que les voisins, crier dans la rue, comme lorsqu'on annonce la victoire d'une équipe pendant la Coupe d'Afrique. Elle courut au salon et y trouva son père prosterné, en larmes. Elle regarda incrédule le flash d'information qui s'affichait sur l'écran : on annonçait la démission du président. Elle se mit à sauter comme une folle. Elle criait, essayait de pousser des youyous, même si elle en était incapable, et hurlait sans s'arrêter. Son père, assis à même le sol, la regardait, riant et pleurant en même temps.

Elle retourna vers l'ordinateur, toujours en sautant, et fit jouer à fond les chansons qu'elle avait enregistrées la veille. Elle dansait, elle sautait, elle hurlait. Son père la rejoignit, riant de la voir ainsi, puis il dansa avec elle et l'embrassa en pleurant.

Le lendemain soir, Fadwa acheva de se préparer et sortit avec son père, pour ramener Chadi de l'hôpital – où il avait passé dix jours en soins intensifs. Il était calme, le visage bouffi par l'excès de sommeil, assommé par la quantité de médicaments qu'il avait dû avaler.

À la maison, Chadi regardait le discours de démission que toutes les chaînes passaient en boucle. Fadwa était assise à côté de lui. Il riait en montrant « le gars[14] » qui se tenait derrière Omar Suleiman[15], puis il dit à sa sœur : « Pourquoi se tient-il ainsi ? » Fadwa remarqua l'homme pour la première fois, avec son visage maussade et son regard perçant, et elle sourit.

Chadi lui demanda ce qu'il y avait à manger. Elle lui répondit que ce soir ils allaient au Kentucky Fried Chicken[16]. Il commanda le menu avec soixante-huit pièces. Elle lui dit en riant qu'elle avait choisi celui qui en contenait cent seize, et il se mit à rire lui aussi.

Après quelques minutes, ils regardèrent encore une fois le discours présidentiel, qui passait toujours en boucle. Chadi dévisageait Omar Suleiman, puis il se tourna vers Fadwa :

— Tu sais que ce gars-là faisait partie de la bande ?

Fadwa resta silencieuse, elle essaya de contenir sa surprise, elle cligna de l'œil droit, dans un mouvement de nervosité qu'elle n'était pas parvenue à maîtriser. Chadi remarqua sa réaction et éclata de rire :

— Je blague, espèce d'idiote !

Elle sourit lentement, avec hésitation, mais il riait de plus belle ; alors il assura, tout en essayant de retenir ses éclats de rire, qu'il blaguait :

— Je t'en prie, ce n'est qu'une plaisanterie !

Elle regardait Chadi s'esclaffer sans pouvoir s'arrêter, et se mit à faire de même, au point d'avoir les larmes aux yeux. Le salon s'emplit de leurs éclats de rire entremêlés.

Biographie des auteurs

Eman Mohamed Abd El Rahim appartient à une nouvelle génération d'auteurs égyptiens. Née au Caire, où elle vit actuellement, elle a fait ses études à Riyad, en Arabie Saoudite, puis à l'université d'Helwan, en Égypte. Elle a publié de nombreuses nouvelles dans la presse égyptienne, notamment dans le prestigieux hebdomadaire littéraire *Akhbar al-Adab* (Les nouvelles de la littérature), édité au Caire, ainsi qu'un recueil de nouvelles intitulé *Chambres*. Elle est également l'auteure de scripts pour des dessins animés. Son œuvre reste inédite en langues européennes.

Ahmed Abokhnegar est né en 1967 dans un petit village près d'Assouan au sud de l'Égypte. Il vit aujourd'hui à Assouan. Son univers romanesque est marqué par le désert environnant et le monde rural égyptien. Son œuvre se compose de nouvelles, de pièces de théâtre, de romans et d'essais. Il a obtenu, en 2000, le prix d'encouragement de l'État pour son roman *Le Hameau du loup*. L'un de ses romans, *Le Ravin du chamelier*, a été traduit en français en 2012.

Née dans un village du centre du delta du Nil en 1976, **Mansoura Ezzedine** a étudié le journalisme à l'université du Caire. Elle vit dans la capitale égyptienne, où elle est rédactrice au magazine littéraire *Akhbar al-Adab*, fondé par l'écrivain Gamal al-Ghitani, depuis 1998. À la fois romancière et nouvelliste, elle a publié un premier recueil de nouvelles en 2001 : *Lumière vacillante*, suivi par deux romans, *Le Labyrinthe de Maryam* (2004) et *Au-delà du paradis* (2009), une saga familiale qui se déroule dans sa région natale. Son nouveau roman, *La Montagne d'émeraude*, paraîtra en 2014. Une partie de ses nouvelles et de ses romans ont été traduits en français, en anglais, en italien, en néerlandais et en allemand.

Yahva Moukhtar est originaire de Nubie. Il est né en 1937 dans le village d'al-Ganina Wash-Shoubbak. Il a fait des études de journalisme à l'université du Caire, et il a commencé publier des nouvelles dans la presse égyptienne en 1957. Il est l'auteur de plusieurs recueils de nouvelles, notamment *La fiancée*

du Nil paru en 1990, mais aussi de romans comme *Kuwayla*, (1997), *Les Monts al-Kahl* (2001) et *Les Ports de l'âme* (2005). La Nubie est le point de référence de toute son œuvre, inédite en langues européennes.

Raouf Moussad-Basta est né en 1938 à Port-Soudan, au Soudan, de parents égyptiens, mais il a vécu son enfance et sa jeunesse au Caire. Son père était un pasteur anglican, issu d'une famille copte. Après avoir effectué des études de journalisme à l'université du Caire, il a été emprisonné à plusieurs reprises dans les années 1950 et 1960 pour son appartenance au mouvement communiste. C'est là qu'il rencontre des écrivains, notamment Sonallah Ibrahim, et qu'il commence à écrire. En 1970, il part étudier en Pologne ; cinq ans plus tard, il séjourne en Irak, puis au Liban. Il revient en Égypte dans les années 1980, avant de s'installer aux Pays-Bas. Il est l'auteur d'une douzaine de livres – romans, recueils de nouvelles et pièces de théâtre – dont *L'Œuf de l'autruche* (traduit en français en 1997) et *L'Humeur du crocodile*. Il questionne à travers ses œuvres l'identité religieuse, la sexualité, l'engagement politique, son enfance au Soudan, mais aussi la montée de l'islamisme en Égypte. Il vit actuellement entre les Pays-Bas et l'Égypte.

Miral-Tahawi est née en 1968 à Gezirat Saoud, dans la région du Delta. Elle est depuis 1996 l'auteure de nouvelles, et de quatre romans : *La Tente, L'Aubergine bleue*, *Les Traces de la gazelle* et *Brooklyn Heights* (Prix Naguib-Mahfouz, 2010). Ses romans ont été traduits en anglais, en français et dans d'autres langues européennes. Elle vit aux États-Unis depuis 2007.

[illegible]N &